

1 VISION EXOTERIQUE DU MONDE ET DE LA VIE

LA VOLONTÉ D'UNITÉ

1.1 LA VOLONTÉ D'UNITÉ

¹La volonté individualiste de pouvoir engendre la division. La volonté universaliste d'unité démontre la valeur et la viabilité de notre individualisme.

²Lorsque les conceptions du monde et de la vie se brisent comme tant d'autres choses qui nous ont paru certaines et sûres, lorsqu'elles éclatent comme les bulles de savon qu'elles sont, ce que nous avons toujours eu du mal à admettre, le sentiment de solidarité et le besoin d'unité deviennent des facteurs vitaux.

³La volonté d'unité n'est pas une volonté d'uniformité, n'est pas une standardisation qui conduit à la robotisation. La volonté d'unité ne lutte pas contre d'autres conceptions ou contre des dissidents. La volonté d'unité est si rationnelle qu'elle n'a jamais à craindre la critique. Elle laisse en paix la fiction de chacun car cette volonté sait trouver l'unité dans la diversité. L'individu a un droit naturel d'exister, d'être différent de tous les autres, d'être un individu doté d'une individualité. Dans son sens le plus profond, liberté est individualité. Sans liberté il n'y a pas de caractère individuel, pas de confiance en soi, pas d'autodétermination, pas de développement. La volonté d'unité est la plus forte défense de la liberté car cette volonté doit se fonder sur la liberté. La véritable unité ne peut être ni forcée ni gagnée aux dépens de la liberté. La volonté d'unité est incomparablement supérieure à toute psychose qui unifie tous les individus temporairement. Cette volonté n'a besoin ni de contrainte ni de force car c'est un sentiment indestructible de cohésion et une solidarité prouvée dans l'action. La volonté d'unité permet à n'importe quelle nation de devenir aussi forte et aussi grande qu'elle peut l'être. Chaque partie, aussi petite soit-elle, d'une nation, est une partie du tout, une partie entière de l'ensemble. La volonté d'unité génère une puissance gigantesque et totale pour l'unité extérieure, ce que ne peut réaliser une quelconque contrainte dictatoriale qui porte toujours en elle le germe de la division. L'oppression n'engendre aucune volonté d'unité ni aucune croyance dans la capacité de l'opresseur à tenir ses promesses paradisiaques.

⁴La vie n'a pas à être une lutte. La lutte peut être un facteur de développement pour des formes inférieures de vie. Quoiqu'il en soit, à des stades plus élevés, elle est irrationnelle. Même la compétition – sublimation de la pulsion de lutte – a été remplacée par la coopération. Il n'y a aucune connexion possible entre conflit et culture. Où il y a lutte la culture est absente, quelle que soit l'importance des progrès techniques. La raison s'éduque finalement à reconnaître que la loi de la jungle, la guerre de tous contre tous, n'appartient qu'à la jungle. Considérée dans sa globalité, la vie est une vaste collectivité dont les unités individuelles, lorsqu'elles ont atteint le niveau de développement du bon sens, s'unissent en un effort concerté pour atteindre, au-delà de l'ignorance et de l'impuissance, une conscience toujours plus claire et acquérir la liberté et le pouvoir inhérents à la compréhension.

⁵Les partis politiques eux-mêmes démontrent l'importance de la solidarité. Mais la solidarité au sein d'un parti donné, au sein d'une classe sociale donnée, entraîne toujours la division de la communauté. L'ensemble a été divisé et se désintègre de plus en plus. On oublie que les intérêts de classe ne sont justifiés que si et pour autant qu'ils servent l'ensemble.

⁶Supprimer tout ce qui divise et s'entendre sur tout ce sur quoi l'on peut s'entendre – et ceci dans tous les domaines – est le premier pas vers le but d'unité, la condition première pour

cimenter tous les individus, de toutes les parties et atteindre l'unité indivisible que la volonté d'unité peut réaliser.

⁷La volonté d'unité ne constitue peut-être pas le seul moyen de résoudre les problèmes sociaux et économiques. Mais elle reste le moyen le meilleur, le plus simple, le plus sûr et peut-être le moyen nécessaire. Lorsque la majorité commence à douter de la possibilité d'obtenir un résultat en empruntant la voie du volontariat, elle cherche à l'obtenir par une autre voie, plus mauvaise. La volonté d'unité est la seule base rationnelle et finalement, à la longue, la seule base solide pour la société et la culture. Cette idée est l'idée de base de ce livre.

⁸La volonté d'unité est surtout la volonté d'avoir sa propre culture. Une telle culture doit émerger de la confiance en soi et de l'autodétermination collective, que la volonté d'unité fait naître au sein d'une nation.

⁹Pour créer une culture, l'homme doit d'abord trouver l'Homme. Avant qu'il ne soit découvert, il n'y a aucune possibilité de culture. Car l'homme est toujours la mesure de la culture. L'homme crée lui-même sa culture. Personne d'autre ne lui rend ce service. Là où l'homme n'est pas naturellement respecté, parce qu'en tant que tel il est supérieur à tout le reste, l'humain est absent, les conditions pour créer l'humain sont absentes et, de ce fait, les conditions d'une culture sont absentes.

¹⁰Chacun a droit à sa part mais pas plus. Si l'on demande plus, on prive les autres de la part qui leur revenait. L'insatiabilité individuelle contrarie l'aspiration à l'unité. Lorsque personne n'exige plus que son dû, chacun des autres peut avoir sa part. Bien sûr ceci n'implique pas que toutes les parts soient égales car les tâches ne sont pas égales. Lorsque chacun a sa part, le stade de culture matérielle est atteint.

¹¹Le stade de culture émotionnelle est atteint lorsque tout le monde sert et que personne ne se sent le maître. Lorsque tout le monde sert quelque chose de supérieur, quelque chose qui le dépasse, qui sert à plusieurs personnes, au plus grand nombre, à tous ensemble, l'harmonie se crée qui est l'expression du sentiment cultivé. Les capacités intellectuelles présentes de l'homme ont été surestimées, ses capacités émotionnelles sous-estimées et négligées. Il est également plus facile de réaliser le stade de culture émotionnelle si l'on fait du sentiment d'unité la valeur principale.

¹²Nous obtiendrons la culture sociale lorsque les individus se sentiront exister pour la communauté et que la communauté se sentira exister pour l'individu, lorsque chacun considèrera le service comme sa tâche suprême.

¹³Une vision du monde et de la vie qui soit rationnelle et non contradictoire, libérée de dogmes et rendue accessible à tous, est la condition nécessaire pour atteindre le stade de culture intellectuelle. Ceci présuppose un système d'éducation qui développe la capacité de jugement.

¹⁴La culture émotionnelle et la culture mentale sont les plus importantes pour la réalisation de l'unité. La culture matérielle suit d'elle-même, lorsque la bonne volonté à s'entraider constitue la valeur suprême et la norme.

¹⁵La culture mentale présuppose la confiance en soi et l'autodétermination mentales. L'indépendance intellectuelle implique la capacité à passer au crible, de façon critique, ce que la culture nous offre, à juger de la nature de la certitude et du degré de probabilité revenant aux idées que nous trouvons.

¹⁶L'école permet d'acquérir certaines aptitudes – les langues, par exemple – destinées à rendre possible l'acquisition d'une véritable éducation ou d'une connaissance des faits. Trop nombreux sont ceux qui assimilent à l'éducation l'aptitude même – la faculté de s'exprimer à propos de tout et de porter un jugement sur tout ce que l'on a saisi fortuitement, en prétendant connaître les faits, aptitude si contraire à la fiabilité. A leur sortie de l'école, les jeunes gens considérés comme mûrs semblent plutôt désorientés, ignorants de la vie, incapables de sentir

par eux-mêmes et de juger objectivement. Leur activité autonome a été bridée par la surcharge de leur mémoire avec des choses non essentielles – cette mémoire qui devrait enregistrer uniquement des connaissances relatives aux lois, aux principes et aux méthodes, et non des détails que l'on peut facilement trouver dans n'importe quel ouvrage de référence. La véritable tâche de l'école consiste à former la capacité de jugement. L'objectif d'une éducation et d'une formation rationnelle est la fraternité.

¹⁷Le bon sens est la raison critique, la raison suprême de chacun. Le bon sens relativise, s'efforce à l'objectivité, s'autocorrige, ne porte pratiquement jamais de jugements définitifs et ne fonde pas ses jugements sur des faits incomplets ou sur une expérience insuffisante.

¹⁸Le grenier de l'histoire des idées est bourré de superstitions, qui, en leur temps, ont été qualifiées de vérités. Le monde est encore un chaos d'innombrables idéologies fondées sur des fictions et des illusions. Rien d'étonnant si le connaisseur de ces idéologies finit par devenir sceptique.

¹⁹Les systèmes de croyance se fondent sur une conviction émotionnelle absolutifiée. Les systèmes de spéculation se révèlent indéfendables en cas d'examen critique. Et ces deux sortes de systèmes entrent en conflit avec les faits de la réalité.

²⁰La connaissance de la réalité est la seule base solide de la conception du monde et de la vie. Les sciences naturelles n'ont répertorié qu'une fraction de la réalité. Mais elles ont cependant pu établir que ce qui va à l'encontre des faits ne peut prétendre être appelé vérité.

²¹Beaucoup de gens estiment qu'il est vain de chercher un lien unifiant parmi tous les phénomènes culturels en état de décadence qui se débattent dans la division et errent dans le doute. Il est impossible d'y parvenir sans effort concerté, sans volonté d'unité, bien que ce qui sépare les hommes soit presque toujours d'importance secondaire, tant du point de vue émotionnel que du point de vue mental. Nous devons apprendre à ne pas nous concentrer sur ce qui sépare, mais à diriger notre attention sur ce qui réunit et à considérer tout ce qui divise comme non-essentiel.

LA CULTURE ÉMOTIONNELLE

1.2 L'HOMME EN TANT QU'ÊTRE ÉMOTIONNEL

¹Au stade actuel de son développement, l'homme est un être émotionnel, susceptible d'utiliser de façon intermittente une raison non développée.

²Si on excepte les perceptions sensorielles, on peut dire que l'émotionalité inclut tout le psychologique qui n'appartient pas à la pure rationalité, et la pure rationalité embrasse bien peu de choses. Notre conscience est centrée sur l'émotionnel qui colore tout autant les perceptions sensorielles que les pensées. De temps en temps la conscience fait une excursion temporaire dans la sphère de la pensée dépourvue d'émotion, quand nous parvenons à nous détacher de tout ce qui peut être coloré d'émotion, de tout ce qui concerne nos désirs et nos besoins, de tout ce qui implique quelque chose de « personnel ».

³L'émotion est sans mesure. Elle confère à toute chose un caractère absolu et règne de façon subjective. L'émotion réclame la certitude, veut quelque chose de fermement solide et de certain « quand bien même passent le ciel et la terre », transforme le relatif en absolu, les probabilités en vérités absolues.

⁴Dans la lutte entre émotion et raison, l'émotion l'emporte car elle est perçue comme absolue tandis que la raison conçoit la relativité de son contenu. L'émotion dicte la plupart des jugements. Le fait qu'une idée triomphe n'est nullement la preuve de son caractère rationnel, de sa justesse ou de sa viabilité mais trop souvent celle de son utilité émotionnelle.

⁵La pensée émotionnelle imite ce qu'elle trouve sympathique et copie les raisonnements qui séduisent le plus les sentiments. Du point de vue objectif la pensée émotionnelle manque de sens critique et de discernement et a une prédilection particulière pour recourir aux fictions inaccessibles à la raison critique. La pensée émotionnelle effectue le choix de l'autorité, le choix des points de vue et des positions les plus importants, le choix de la conception du monde et de la vie. La pensée émotionnelle réagit contre toutes les critiques, comme si elle entrevoyait que la solidité de ses idées serait à terme sapée par une analyse objective.

⁶Le dogme est difficile à déraciner du fait de son imbrication dans un complexe émotionnel. Il est ainsi devenu un besoin. L'émotion doit bénéficier d'une certitude indestructible. La destruction du dogme implique la dissolution du complexe correspondant et, pour beaucoup, ceci engendre un chaos émotionnel douloureux et difficile à surmonter.

⁷Le fait que l'art de formuler appartienne au domaine de la pensée émotionnelle ressort du pouvoir que les émotions concernées peuvent exercer sur la pensée, du romantisme émouvant du choix des mots, de l'ardeur de la forme stimulant l'imagination et de la force suggestive des clichés qui peuvent provoquer l'ivresse émotionnelle ou la psychose.

⁸L'émotion ne domine pas uniquement la pensée mais aussi la volonté. On veut ce que l'émotion décide que l'on doit vouloir. L'essentiel dans la volonté, ce qui dirige notre activité, ce sont les passions ou, pour employer une terminologie plus moderne, les complexes émotionnels vitalisés. L'action est déterminée par le motif le plus fort et les motifs les plus forts sont constitués de facteurs émotionnels.

⁹Les quatre tempéraments – bilieux, mélancolique, sanguin et flegmatique – influencent autant notre pensée émotionnelle que notre volonté émotionnelle et sont les expressions visibles de notre façon émotionnelle de réagir. En l'absence d'émotion, l'action est facilement ajournée. La raison hésite entre plusieurs positions si elle ne perçoit pas la nécessité de l'action immédiate. Comme la plupart des positions paraissent dans une certaine mesure arbitraires, la raison s'attarde jusqu'à ce que l'émotion intervienne et décide.

¹⁰Si l'on a conscience de la signification immense de l'émotion, tant pour la pensée que pour la volonté, on comprend l'importance de la culture émotionnelle. C'est la culture émotionnelle qui est l'essentiel de toute culture. Sans culture émotionnelle, les « cultures » se détruiront elles-mêmes, s'anéantiront mutuellement et l'humanité n'atteindra jamais la culture

véritable, à prédominance mentale, ni ce qui un jour fera des êtres humains, des êtres rationnels.

¹¹Les pages suivantes proposent une étude critique de quatre des phénomènes les plus importants du domaine de la culture émotionnelle. Ce n'est qu'en procédant à un examen impartial que nous pouvons espérer y voir assez clair pour, à l'issue d'un travail commun, remédier peu à peu aux manques.

1.3 LA RELIGION

¹La tâche de la religion est d'alléger les charges de l'existence et non de les alourdir.

²La tâche de la religion est d'ennoblir l'homme et donc de lui apporter joie, paix et harmonie.

³La tâche de la religion n'est pas d'instaurer des commandements ou des interdictions mais d'améliorer et de renforcer les bons sentiments de façon à ce que tous commandements deviennent superflus.

⁴La tâche de la religion n'est pas d'apaiser la colère d'un être cosmique mais de nous apprendre à nous unir à nos semblables.

⁵La tâche de la religion est donc d'ennoblir les sentiments, de prêcher la fraternité et de pratiquer le service.

1.4 Nature de la religion

¹Par nature, la religion est sentiment. C'est un sentiment vital instinctif et spontané – dépourvu de représentations rationnelles et d'élaborations théoriques – reposant sur la certitude spontanée, évidente, de l'unité indivisible et inévitable de toute vie, sur la nostalgie et l'aspiration à faire partie de cette unité. Ce sentiment vital comprend la foi en la vie, la confiance en la vie, la certitude à propos de la vie, le courage dans la vie, la joie et la volonté de vivre.

²Ce sentiment vital est aussi un besoin et une aspiration toujours plus consciente visant à l'amélioration de tous les sentiments susceptibles d'être améliorés. C'est le besoin d'aimer et d'admirer, de respecter et d'adorer tout ce qui doit et peut l'être. Nulle part le sentiment d'unité n'est plus fort que dans le cas de la véritable religion. Ce sentiment d'unité, qui emplit le dévot d'une paix qui réconcilie tout, ne s'étend pas uniquement à ce qui demeure invisible mais contient et embrasse tout, même les pires ennemis.

³Là où ce sentiment d'unité peut s'exprimer, là où il est nourri et encouragé au lieu d'être étouffé, là où l'on permet à cette unité de se réaliser en toute tranquillité, nous trouvons ces êtres vivants que nous qualifions spontanément d'hommes réels.

⁴Dans sa propre sphère, le sentiment est autant volonté que pouvoir et réalité. La spontanéité et la certitude du sentiment sont détruites lorsque le sentiment se divise contre lui-même. Pour que la raison puisse nuire à un sentiment ou le vaincre, il faut que, à côté de la raison, un sentiment agisse contre un autre sentiment, qu'un sentiment estime avoir besoin du soutien de la raison et la recherche. Si le sentiment qui en a appelé à la raison s'attache à des représentations insoutenables à long terme, le sentiment perd son soutien et il est ravagé.

⁵La religion est sentiment, et ce sentiment est une force motrice dans les actes de service.

1.5 La mystique religieuse

¹La conscience n'est probablement pas limitée à nos « cinq sens » mais dispose peut-être d'un nombre illimité de possibilités de contacts inconscients avec une immense série de vibrations en provenance d'un monde en majeure partie encore inexploré. Si nous pouvions percevoir et interpréter toutes les vibrations cosmiques qui traversent notre propre corps, il est concevable que nous serions omniscients.

²La mystique chrétienne, le soufisme islamique et le bhakti yoga hindou sont des noms différents donnés à cette expérience mystique qui, dans des états inaccessibles à l'analyse introspective, a découvert les états les plus élevés. A cause du danger qu'il y a à s'auto-illusionner, ces prédispositions doivent être équilibrées par un entraînement spécial du bon sens et une sévère exigence de leur finalité. Le vrai mystique a toujours été un phénomène rare et semble l'être de plus en plus. Pour le profane, il se caractérise par ce sentiment qu'il a de l'unité de tout ce qui vit, cette aspiration forte qu'il a de s'unir à la vie, cette absorption dans l'unité – à ne pas confondre avec le quiétisme qui paralyse la pensée, les sentiments et la volonté – dont l'exemple typique est de nos jours l'Indien Ramakrishna dont la vie a fait l'objet de plusieurs biographies.

1.6 Les constructions mentales religieuses

¹Aucun système de pensée n'a pu encore être rendu immuable. D'un point de vue historique, les systèmes de pensée sont constitués d'une série de systèmes, c'est-à-dire que ce sont des reconstructions.

²La véritable religion n'a rien à voir avec la raison, et peu ou rien du tout avec les théories. Ce n'est pas à la religion de nous fournir une conception du monde et de la vie. Les dogmes religieux ne sont pas la religion, ils n'offrent pas non plus une conception rationnelle de la vie. Ils font du tort à la religion.

³Une conception qui n'a pas de contrepartie dans la réalité est une fiction. Si la raison prend en charge la fiction, la fiction sera constamment adaptée au travers de nouvelles définitions découlant des expériences accrues. Si l'émotion, qui exige l'immuabilité, s'attache à la fiction, la fiction se transforme en dogme. Si l'on relie un sentiment religieux et des constructions rationnelles qui ne tiennent pas debout, on fait du tort aux deux. Le doute qui habite l'individu, les conflits entre individus, les schismes qui résultent en un nombre toujours plus important de sectes, en sont les inévitables conséquences. Lorsque le dogme est anéanti, toute la vie émotionnelle s'en trouve ébranlée. Beaucoup de gens sont alors saisis de panique et se sentent comme pris dans des sables mouvants.

⁴Que la religion puisse se passer du dogme est prouvé par le bouddhisme avec la tolérance qui en résulte. Un concile bouddhique a établi comme thèse fondamentale que ce qui va à l'encontre du bon sens ne peut s'accorder avec l'enseignement de Bouddha. Si un concile chrétien avait adopté une thèse identique, une part considérable de notre pauvre humanité se serait vue épargner d'horribles souffrances, des conflits sans fin et des doutes sans fin.

⁵Les dogmes religieux n'améliorent personne. C'est l'ennoblissement du sentiment qui améliore. Cultiver des sentiments nobles tels l'admiration, l'affection, la sympathie contribuerait d'une manière tout à fait différente à l'élévation de l'humanité. La destruction du sentiment religieux démontre plus que tout les dommages occasionnés par l'association de la religion et de conceptions insoutenables.

⁶La croyance ne fait pas partie de l'essence de la religion. Ceci ressort le plus clairement du fait que Bouddha mettait instamment tous ses disciples en garde contre la croyance (l'acceptation aveugle). La question est de savoir si, en utilisant le mot « foi », Jeshu n'entendait pas volonté, encore que le mot « foi » ait tout d'abord signifié volonté et fut ensuite altéré au point de signifier ensuite confiance puis plus tard acceptation aveugle ou conviction irrationnelle.

⁷La critique de la Bible effraie beaucoup de gens. Mais celui qui doute que la question de Ponce Pilate « qu'est-ce que la vérité ? » soit la parole de dieu, est déjà en train de critiquer la Bible. Si chaque mot de l'Ancien Testament est la parole de dieu, alors le judaïsme est aussi infaillible et divin que le christianisme. La question est la suivante : les Juifs eux-mêmes, après avoir été des Orientaux et des symbolistes, n'ont-ils pas perdu la clé de leur Testament en devenant des Occidentaux et des esclaves de la lettre ?

⁸Les mots que les hommes peuvent comprendre sont les mots humains et non ceux d'un être cosmique. Dieu n'annonce aucune vérité et ne protège pas non plus la vérité de la falsification ou de la tromperie. La raison a été donnée à l'homme afin qu'il l'utilise et puisse chercher et trouver lui-même la vérité.

⁹Le dogmatisme religieux souffre en règle générale de trois idées trompeuses : une conception erronée de dieu, une conception erronée du péché et une conception erronée de la rédemption.

¹⁰L'idée de dieu s'est constamment modifiée au fil du temps. Elle fera toujours l'objet d'une polémique, au même titre que les autres représentations religieuses. Les idées non fondées sont superflues dans le cas d'une religion psychologiquement éclairée.

¹¹L'idée de dieu doit être considérée comme erronée tant que l'homme est crucifié, abusé et méprisé. Bien entendu, notre idée de dieu ne change en rien la possible existence d'un être cosmique. Les sauvages adorent l'esprit des idoles qu'ils ont construites et des intellects un peu moins primitifs adorent l'esprit des idées qu'ils ont construites.

¹²Quand l'idée de dieu aura été sublimée en l'idée – si peu attirante pour ceux qui ont été bercés par la grâce de l'arbitraire – de la loi universelle des semailles et de la récolte, loi tout aussi psychiquement légitime et dont Jeshu avait indiqué le caractère inévitable, cette idée aura atteint son expression la plus rationnelle. L'expression la plus haute du sentiment divin est la toute-puissance unificatrice de l'amour.

¹³On considère comme un « pécheur » celui qui n'est pas parfait comme dieu, celui qui n'est pas semblable à dieu, celui qui par conséquent n'est pas dieu. L'homme, être relatif, doit être dieu, l'être absolu, faute de quoi il est condamné pour l'éternité.

¹⁴Avoir inoculé l'idée du péché – ce qui fut en fait la vraie chute dans le péché – et avoir affligé l'humanité de ce complexe irrationnel, qui entrave la vie et favorise la haine, l'avoir affligé de ce fardeau du péché inévitable et ineffaçable, est le plus grave des crimes jamais commis contre l'humanité – et ne sied qu'au diable. Les missions étrangères répandent la doctrine du péché et des châtements éternels.

¹⁵Bien sûr, on s'est vite rendu compte que cet insupportable fardeau du péché devait être levé d'une manière ou d'une autre. Pour ce faire, les diverses religions ont employé des sorciers capables de toutes sortes de tours de magie. Le christianisme – totalement différent de l'enseignement du Christ – a fait de la croyance en l'irrationnel et en l'incompréhensible une condition pour le pardon des péchés.

¹⁶Selon l'enseignement de l'Eglise, « le péché est un crime contre un être infini et mérite de ce fait un châtement infini ». Naturellement on a tenté de réfuter l'idée que cet être infini pouvait être l'amour infini, doté de l'infini pouvoir de pardonner et de ne pas haïr éternellement les êtres victimes de leur ignorance et de leur impuissance. Le bon sens voudrait que le « péché » soit plutôt un forfait commis contre les autres et reconnu clairement comme tel par l'offenseur, ou un obstacle qu'il a érigé lui-même et qui entrave de ce fait son propre développement. Un tel pécheur doit être soigné en tant que malade mental. Lorsque le « péché » sera ainsi perçu, comme le fait de séparer un homme – non pas d'un être cosmique – mais d'un autre homme quel qu'il soit, nous nous serons humanisés. Alors nous découvrirons ce que nous n'avons pas encore découvert, à savoir l'Homme. C'est là que se révèle la véritable culture, lorsqu'elle réconcilie l'homme avec ses semblables. Mais cela paraît être la chose la plus difficile à réaliser.

¹⁷L'idée de la rédemption est tout aussi absurde. Un éclair de bon sens est cependant parvenu à percer ces ténèbres d'où la raison semble absente : « Dieu n'est pas colère. Nulle part dans l'Ancien ou le Nouveau Testament Dieu n'apparaît comme l'objet de la rédemption, comme celui qui a besoin d'être réconcilié. Dieu, au contraire, est le sujet de cette rédemption, celui duquel elle émane. C'est l'homme qui se courrouce face aux injustices apparentes de la

vie et qui, de par sa haine, s'éloigne de Dieu. Dieu n'a pas besoin de se réconcilier avec l'homme mais l'homme a besoin de se réconcilier avec Dieu. »

¹⁸Le fort désir qu'a l'homme de ne faire qu'un avec la vie – comme le font les mystiques – lui a permis, toujours et partout, de percevoir la réalité de cette unité.

1.7 LA MORALE

¹Aucune notion n'est plus confuse, indéfinie et ambiguë, aucun mot ordinaire ne fait autant l'objet d'un emploi abusif que celui de morale. On sait seulement qu'il s'agit de quelque chose d'« absolument infaillible », que l'on peut toujours utiliser comme une arme. Mais pour pouvoir véritablement en faire une arme mortelle, il faut que cette notion devienne aussi incompréhensible que possible.

²Chaque nouvelle conception de la vie implique une nouvelle conception de la morale avec de nouvelles règles de conduite et de nouvelles valeurs selon de nouvelles bases d'évaluation. Ces règles et ces valeurs poursuivent leur existence propre longtemps après que ces conceptions de la vie et ces bases d'évaluation ont été abandonnées. Elles sont lentement éliminées, au hasard, il est vrai, mais il reste toujours des conventions que personne ne peut expliquer, qui semblent mystiques et taboues. Il ne régnerait pas une telle ignorance sur ce qu'est la « morale » si l'on en ressentait le besoin.

³On s'est efforcé de sauver la morale en recourant à de nombreuses méthodes. Commandements absolus, conventions absolues, règles de conduite absolues, motifs absolus, normes d'évaluation absolues ainsi que la voix de la conscience – tout a été essayé en vain. Mais aucun système moral philosophique n'a jamais pu résister à la critique de la raison.

⁴A force d'utiliser le mot morale dans tous les sens possibles, plus personne ne savait à la fin ce que le mot signifiait. En raison de ces abus, il a acquis une aura sacro-sainte, un air de mystère. De temps en temps, on organise des concours de morale. Confondus par toutes les escroqueries intellectuelles pratiquées à partir de cette fiction nous cherchons en vain une explication rationnelle. Il n'existe aucune science rationnelle de la morale mais seulement une histoire des constructions morales.

⁵En ce qui concerne Mr Toutlemonde, la morale est ce que les autres approuvent, et l'immoralité est ce que les autres désapprouvent. Les jugements des autres sont ses bases d'évaluation. La peur d'être différent des autres et, de ce fait, de devenir la proie du mépris et, en conséquence, un objet de persécution pour ceux qui sont dénués de jugement, est le motif moral de Mr Toutlemonde.

1.8 Les conventions

¹Les conventions devraient être rationnelles et cohérentes. Elles sont souvent irrationnelles et contradictoires.

²Les conventions devraient être scientifiquement fondées d'un point de vue physiologique, psychologique et social. Elles sont souvent une insulte directe à l'égard de tout ce qui est scientifique.

³Les conventions devraient être humaines et laisser à l'homme la liberté qu'il peut revendiquer et à laquelle il a droit. Elles sont souvent cruelles et hostiles à l'homme.

⁴Les conventions devraient aider les hommes à vivre. Elles sont à certains égards presque toujours hostiles à la vie.

⁵On devrait pouvoir se passer des conventions. Les lois de la société devraient suffire à fixer la norme. Les conventions seraient également superflues si les hommes n'étaient pas si « conventionnels », si peu sûrs d'eux, si dépourvus de goût, de tact et de discernement.

⁶Les conventions devraient être mises à la portée de ceux qui sans elles seraient désemparés. Un jour peut-être, dans l'avenir, des conventions internationales de savoir-vivre seront élaborées. En l'état actuel des choses, chaque nation, chaque partie de la nation, a ses

propres coutumes, ses habitudes, ses façons de faire et ses règles concernant ce qui doit ou ne doit pas être fait et comment il faut s'y prendre.

⁷Ceux qui souhaitent appliquer certaines conventions devraient se réunir en ordres de conventions où ils pourraient rencontrer d'autres personnes ayant des idées similaires, douées d'un niveau intellectuel et culturel à peu près équivalent au leur.

1.9 Les règles de conduite

¹Aucune règle ne peut être appliquée sans discernement, n'importe quand, n'importe comment et n'importe où. Une règle de conduite implique trois facultés chez celui qui agit : la faculté d'analyse, la faculté de jugement et la faculté d'application tant du cas particulier que de la règle. Le plus souvent, cependant, ces facultés manquent et, si elles existent, elles sont rarement utilisées. Les conditions qui président aux règles morales sont absurdes. Une action parfaite exigerait l'omniscience. En outre, les règles vont à l'encontre de la psychologie. Nous agissons de manière automatique, instinctive, par habitude. L'objectif détermine l'action.

²Une règle de conduite est une théorie basée sur des cas construits. Mais ils se produisent rarement dans la vie courante. Au moment de l'action – et seulement alors, quand on a accès à tous les facteurs du jugement, si l'on y ait jamais – on découvre souvent qu'aucune règle n'est applicable. La vie elle-même rend toutes les règles absurdes. Aucune maxime ne peut tenir lieu de loi générale car aucune maxime ne peut s'appliquer à toutes les circonstances. Il y aurait toujours des situations possibles où son application deviendrait absurde.

³Avec un schéma de règles contraignantes, la personne sensée en viendrait bientôt à ne plus agir du tout. La personne bornée, qui ne pourrait discerner les difficultés frisant l'impossible ni comprendre l'importance fondamentale de l'adaptation, aurait besoin d'un motif fort qui, d'une façon ou d'une autre, en appellerait à son égoïsme : vanité, crainte, espoir de récompense, etc. En d'autres termes elle serait altruiste à partir de motifs égoïstes.

⁴Une règle déléste l'individu de sa responsabilité. Si on laisse valoir les règles et les jugements, qui peut blâmer quelqu'un qui s'y est conformé ? « Il était aussi respectable qu'inhumain. »

⁵Les hommes veulent des commandements et des interdictions pour se sentir libérés de toute responsabilité. Si les commandements, forcément naïfs, sont appliqués de façon stricte et si les interdictions ne sont pas transgressées, « alors ils ont vraiment bien fait », ils se sentent fort bons et solides et « remercient dieu d'avoir, eux au moins, la conscience tranquille. » Ils ont « accompli toute justice », inconscients de l'illusion tout aussi inévitable que grotesque dans laquelle ils sont.

⁶Bref, les règles, inutilisables en pratique, sont appliquées sans discernement et rendent irresponsable celui qui s'y conforme.

⁷Une seule règle a défié toutes les époques, le principe de réciprocité : Fais aux autres ce que tu voudrais que l'on te fasse.

⁸Le seul commandement moral – s'il était possible qu'il y en eût un – serait le commandement d'amour. Mais l'amour ne se commande pas. L'amour implique la liberté et donne la liberté.

1.10 Les motifs

¹Là où les règles se révélaient inapplicables, on a cherché à les remplacer par l'éthique, laquelle faisait des motifs le guide de l'action. Objectif et motif devinrent les choses essentielles. La disposition d'esprit et la direction de la volonté durent en porter la responsabilité.

²On avait découvert que si « deux personnes font la même chose, ce n'est pas la même chose », que deux personnes peuvent dire et faire des choses à partir de motifs différents, voire même en fonction de motifs diamétralement opposés, l'un noble, l'autre pas. D'un point

de vue moral, ces personnes sont de ce fait tout aussi « dignes de respect et d'éloge. » D'un point de vue éthique, l'une mérite les louanges, l'autre le blâme.

³Malheureusement, l'éthique s'avéra inutilisable. D'une part, le jugement objectif n'avait pas accès au motif, d'autre part l'aveuglement était notoire et impossible à éviter à coup sûr. Enfin, les hommes étaient incapables de juger de leurs propres motifs. En outre, reposant dans le subconscient, le motif fondamental échappait même à l'analyste le plus foncièrement honnête.

⁴Même si l'éthique est inutilisable en tant que méthode générale, beaucoup de gens la considèrent nettement supérieure à la convention, puisqu'elle fait de l'action l'objet de l'examen indépendant de la part de l'individu et rend l'individu responsable uniquement devant lui-même.

1.11 Les évaluations morales

¹Il n'existe aucune valeur absolue ni aucune valeur objective. Toutes les évaluations sont des évaluations subjectives émotionnelles – qu'elles soient individuelles ou collectives. C'est le sentiment qui décide en une chose de ce qui est juste ou injuste. Jusqu'à maintenant du moins, la morale ou la conception du juste a eu peu à voir avec la raison car elle a été déterminée par l'émotionnalité.

²Les évaluations varient. De même que notre développement mental consiste à repenser continuellement, ainsi notre développement émotionnel est amené à une réévaluation permanente. C'est faire preuve de présomption que d'imposer sa propre évaluation aux autres, que de vouloir en faire quelque chose de définitif. Toute l'évolution est du point de vue des valeurs un processus continu de réévaluation. Nous pouvons suivre ce processus à travers tous les stades de civilisation et de culture. Les qualités et les actions prisées par les sauvages sont tout à fait différentes de celles prisées par les hommes cultivés. Et il y a un long chemin à parcourir avant que les poids et mesures dont se servent actuellement les hommes puissent servir d'étalon, avant qu'ils n'atteignent le niveau de magnanimité ou d'humanité.

³L'évaluation est basée entre autres sur des conditions données, religieuses, philosophiques, scientifiques, politiques, économiques, sociales, et se modifie avec elles. Si l'évaluation survit à sa condition, elle devient un obstacle pour une évaluation plus appropriée, une relique mystique, l'objet d'une vénération superstitieuse.

⁴Les conventions peuvent apporter la contribution de leurs normes, la raison peut offrir ses points de vue. Mais c'est le sentiment qui évalue, qui définit la valeur. L'évaluation est subjective et sans doute plus souvent collectivement qu'individuellement. Il existe presque toujours des individus qui donnent plus ou moins de valeur à une certaine qualité ou une certaine action que ne le ferait la majorité.

⁵Le sentiment ne se contente pas d'évaluer mais donne vie à ce qui est évalué en le rattachant au complexe émotionnel qui détermine le jugement ou l'action.

1.12 La voix de la conscience

¹L'hypothèse selon laquelle « les païens, qui n'ont point la loi » se conforment tout de même à la loi, est réfutée par la recherche qui a découvert qu'ils ont la « loi », ou des conventions contraignantes, mais que le contenu de cette loi est d'une nature très changeante, contradictoire et douteuse. Les conventions relatives au devoir et à la vertu changent suivant les différentes races, les différentes nations et les différentes époques.

²L'hypothèse sur la « voix de la conscience » a été logiquement et psychologiquement réfutée. La voix de la conscience est la voix de la convention, une réaction « logique » automatisée, provoquée par des complexes d'infériorité établis durant l'enfance et stimulés à l'adolescence par le martelage perpétuel et anti-psychologique des représentations du péché,

de la culpabilité et de la honte hostiles à la vie, qui se transforment plus tard dans la vie en complexes de dépression et s'intensifient souvent en complexes d'angoisse.

³L'hypothèse de la « voix de la conscience » est également réfutée car il n'y a rien de conforme à la vérité qui n'ait un jour été nié, rien de rationnel qui n'ait été réduit au silence, rien d'absurde qui n'ait fini par être admis, aucune iniquité qui n'ait été approuvée, ni aucune cruauté qui n'ait finalement été louée par cette voix de la conscience.

⁴Ceux qui parlent le plus de « conscience » sont souvent ceux qui s'embarrassent le moins d'autocritique. Ils « parcourent la mer avec leurs propres vagues » et décochent leurs flèches, sans se sentir le moins du monde concernés, sur les êtres sans défense qu'ils rencontrent sur leur chemin « avec l'intention légitime du guerrier de blesser et de tuer ».

⁵South, un évêque anglais, a dit avec justesse : « Agissez selon votre conscience, d'accord, mais d'abord, soyez sûr que ce n'est pas la conscience d'un fou ! »

1.13 La morale religieuse

¹La morale religieuse n'a rien à voir avec la raison car elle est censée représenter les exigences d'un être cosmique. Du fait qu'un tel être est considéré comme quelque chose d'absolu, ses exigences relatives à l'imperfection doivent être également absolues ou requérir la perfection. Mais les exigences absolues sont logiquement absurdes et psychologiquement insensées.

²Face à une exigence de vérité absolue par exemple, plus personne, comprenant ce que cela implique, n'oserait prononcer la moindre parole, ni même bouger. Car d'une part, nous faisons et disons des choses erronées, et d'autre part nous nous rendons coupables de nous être mal fait comprendre. D'un point de vue logique, la vérité absolue signifie que la simple vérité n'est pas la vérité. Donc, elle doit être autre chose, n'importe quoi, peut-être même un mensonge. Ainsi, la qualifier d'absolue ne peut donner à la vérité un plus haut degré de vérité. Les exigences sont hostiles à la vie. Elles ne sont en aucun cas justifiées. Les exigences « absolues » nous rendent encore plus aveugles à nous-mêmes et renforcent le culte des apparences.

³Un sage écrivit un jour : « Dieu n'a pas plus d'exigence à notre égard, pauvres êtres sans défense que nous sommes, qu'une mère n'en a envers son nouveau-né. » Il réside dans ces paroles plus de compréhension de la vie que dans n'importe quelle morale religieuse.

1.14 La morale sexuelle

¹Pour beaucoup, l'étrange morale sexuelle est la morale proprement dite. On pourrait exprimer crûment la véritable situation de la manière suivante : la morale sexuelle, c'est la condamnation des érotiques par les non-érotiques.

²Ce que l'on appelle morale sexuelle a été édicté par des personnes asexuées, érotiquement insensibles ou impuissantes, dépourvues de conditions physiologiques et émotionnelles. Elles font de nécessité vertu. L'ascétisme monacal et le fanatisme puritain qui falsifient la vie ont fait d'une incapacité un mérite et d'une fonction physiologique une chose méprisable. Rien ne peut être plus étranger à la réalité ni plus hostile à la vie que cette morale monacale qui donne le nom de luxure à l'érotisme, qui qualifie de honteuse une fonction naturelle et qui fait de l'acte de la conception lui-même un péché originel.

³La fonction sexuelle est une fonction naturelle et probablement nécessaire, sauf pour les impuissants ou pour ceux qui sont parvenus à sublimer leurs pulsions sexuelles. Le reste de l'humanité peut être divisé en deux groupes : les faiblement érotiques et les fortement érotiques.

⁴Le problème de la sexualité est un problème médical et social. La suppression de la prostitution constituerait la première mesure de l'élévation de la question sexuelle depuis le plan grossier où l'a cantonnée la conception idiotisante du mépris. Déjà une expression telle

que « une femme déchue » éclaire de façon insurpassable ce qui est moral dans la morale, démontre la crudité, la brutalité et l'inhumanité de cette morale. Pour cette question, plus que pour n'importe quel autre problème social, l'amélioration paraît un besoin culturel urgent.

⁵Lorsqu'on étudie l'érotisme aimable des peuples primitifs dans son innocence et sa justice parfaite, on comprend plus facilement l'immense souffrance que cette morale sexuelle qui empoisonne tout a imposé à la chrétienté.

1.15 L'honneur

¹L'honneur est une monstrueuse fiction morale datant de l'époque où la morale se réglait par la bagarre. Ici et là, cette fiction survit avec autant d'intensité.

²L'honneur est un mérite hérité ou acquis, que quelqu'un peut ôter à quelqu'un d'autre, dont la reconquête exige le sang et parfois la vie de celui qui en a été si facilement privé, peut-être même par un bandit payé pour cela. Si cette fiction avait quelque valeur rationnelle dans la vie, c'est l'offenseur et non la victime de la bêtise ou de la mesquinerie qui devrait naturellement « perdre son honneur ».

³Celui qui éprouve le besoin de défendre son honneur n'a pas d'honneur à défendre. Les jugements dépréciatifs, « injurieux », des autres ou les manifestations de haine du même ordre ne pourront jamais rabaisser celui qu'ils visent mais touchent seulement le diffamateur. Celui qui le veut vraiment demeure invulnérable.

⁴Honneur et violence sont des jumeaux si semblables qu'on les confond presque toujours. Le pouvoir c'est l'honneur, le droit et la sagesse. Il existe de nombreuses sortes d'honneurs : l'honneur du guerrier qui est combat et meurtre, l'honneur du diplomate qui est rouerie et tromperie, l'honneur du monde de l'argent qui est usure et profit excessif. Toute l'histoire est un temple dédié à l'honneur.

1.16 Juste et injuste ou bon et mauvais

¹L'homme n'est ni « bon » ni « mauvais ». Il est à son stade actuel d'évolution un être non développé, animé d'instincts primitifs, d'intérêts égoïstes avec des représentations irréelles du monde et de la vie.

²Pour l'homme vivant en société, ce que prescrivent les lois de la société est juste ou bon ou, en leur absence, est juste ou bon ce vers quoi tend l'esprit des lois en vigueur. Est injuste ou mauvais ce que ces lois interdisent. Au sein de la société, c'est la collectivité rassemblée qui détermine ce qui sera considéré comme juste ou injuste.

³Pour celui qui désire chercher une base d'évaluation dans l'unité de la fraternité et du service, tout ce qui profite à cette unité est estimé comme juste ou bon, tout ce qui lui cause du tort comme injuste ou mauvais. Tout ce qui unit les individus, la famille, la société, la nation et l'humanité est donc considéré comme ayant de la valeur. La contribution la plus importante d'un homme sera de rassembler et d'unir, le plus grand tort qu'il puisse faire est de diviser et de séparer.

⁴Pour celui qui cherche la base du juste et de l'injuste dans une approche scientifique, les lois de la nature fournissent des normes qui déterminent le bien et le mal.

⁵Pour celui qui voit en la vie un développement – même si le processus est souvent interrompu – le juste et le bien, c'est ce qui sert le développement de tous et de chacun. L'injuste et le mal, c'est tout ce qui contrarie ce développement.

⁶Il devrait ressortir de ce qui vient d'être dit que la morale, au sens rationnel du terme, est la conception du juste et (éventuellement) l'application de cette conception.

1.17 *L'art de vivre*

¹La morale est la version infantile de l'art de vivre. C'est un enseignement des relations humaines à l'intention des primitifs et de ceux qui manquent de discernement, permettant d'éviter autant que possible les frictions de la vie en communauté. La morale est une convention sociale et une soumission aux lois du pays. Ainsi la morale est une série de stipulations contraignantes à l'usage des subjectivement mineurs. Lorsqu'en outre la morale édicte des commandements, « tu dois » ou « tu ne dois pas », ceux-ci portent atteinte à la liberté personnelle ou à la souveraineté de chacun. La morale n'a aucun droit d'aucune sorte d'agir ainsi. Sans sa souveraineté, l'individu ne découvre jamais la loi qu'il va lui-même devenir. L'homme n'existe pas pour satisfaire les conventions. Tant que les conventions l'emportent sur l'homme, tant qu'un homme peut être jugé d'après des conventions, il est privé de son droit humain et de sa dignité humaine. Les esclaves des conventions prennent leur esclavage pour le sens de la vie.

²L'art de vivre, c'est le tact, le devoir et la vertu. Le tact est l'incapacité de blesser. Le devoir consiste à remplir sa tâche. La vertu, c'est le juste milieu entre les extrêmes. L'art de vivre est loin du masochisme et des complexes moraux. L'art de vivre suppose la compréhension du fait que les directives n'élèvent pas le niveau de culture, que la vie propose la liberté et que ce sont les hommes qui donnent des directives en se refusant mutuellement la liberté. L'art de vivre (même d'un point de vue collectif), c'est l'art du possible.

LA POLITIQUE

1.18 Introduction

¹La politique fait partie du domaine émotionnel. Les idées politiques appartiennent encore, dans la plupart des cas, à la pensée émotionnelle et les actions politiques à la volonté émotionnelle. Il est de ce fait encore plus important que la raison soit saine c'est-à-dire factuelle, encore plus nécessaire de libérer les problèmes politiques des futilités qui déroutent le jugement. Durant les périodes de psychose politique en particulier, on ne peut pas peser le pour et le contre trop sereinement ni juger de manière trop factuelle.

²La politique, ce sont des tentatives, en partie théoriques et en partie pratiques, de résoudre des problèmes socio-économiques, sociaux, nationaux et supranationaux. La politique est et demeure une suite d'hypothèses et d'expériences. Il faut remédier aux abus, aux injustices et à la misère. Il faut faire quelque chose, et le jeu de hasard commence.

1.19 Les problèmes politiques

¹On peut débattre si les problèmes politiques de fond sont solubles. L'optimiste le croit, le pessimiste en doute. L'homme n'est pas régi par la raison et la raison n'est pas capable de montrer le chemin. Il semblerait que les problèmes ne puissent trouver de solution sans la volonté d'unité. Mais on peut, sans exagérer, affirmer que les problèmes politiques ne peuvent être posés d'une manière purement intellectuelle ; ils ne peuvent, à l'instar des problèmes mathématiques, être calculés sur papier ni faire l'objet d'une résolution constructive. L'intellect humain est un outil bien trop primitif pour une telle tâche qui présupposerait l'omniscience. Dans son ouvrage perspicace intitulé *Principes de sociologie*, Herbert Spencer recourt à de nombreux exemples, parfois radicaux, pour démontrer comment la raison humaine ne parvient même pas à mesurer les conséquences de dispositions législatives apparemment plutôt simples. Trop souvent le résultat est totalement différent de ce que l'on avait envisagé. Ajoutons le fait que « le monde est régi par un si petit grain de sagesse », et les espoirs sont minces de parvenir à des solutions durables sans les efforts conjugués et la bonne volonté de tous et de chacun.

²« La bonne personne à la bonne place » est un problème récurrent quotidien et plus ou moins insoluble. Comme la plupart des gens ne savent pas ce qu'ils valent, et qu'ils choisissent un métier pour s'apercevoir bien plus tard qu'il ne leur correspondait pas, on ne peut exiger que les nominations soient plus appropriées. On y gagnerait sans doute si les relations personnelles, le brutal jeu de coudes ou la ferveur partisane, n'étaient pas considérés comme autant de qualifications.

³Sans volonté d'unité, le rapport entre la liberté populaire ou le pouvoir populaire et le pouvoir gouvernemental s'ajoute à la liste déjà longue des problèmes insolubles, parmi lesquels on peut en ranger un supplémentaire : prévenir l'abus de pouvoir, individuel ou collectif.

1.20 Les systèmes politiques

¹Tous les systèmes politiques ont fait faillite, non pas une mais plusieurs fois. A cet égard, l'histoire est une longue suite de faillites. Les systèmes politiques se succèdent et resurgissent comme en boucle. Chaque fois qu'un certain système réapparaît, on pense que cette fois-ci enfin, il est bien construit, qu'il va enfin montrer ce qu'il vaut, qu'enfin maintenant, il y a des gens qui peuvent, intelligemment et avec talent, accomplir l'idéal et réaliser l'impossible. Et la pauvre humanité espère et croit, travaille, se sacrifie et souffre pour, à son heure, désespérer, faire la révolution et passer au système suivant dans la rotation. Dans les

dictatures, les gens sont gouvernés à coup de violence, dans les démocraties ils sont gouvernés à coup de promesses.

²Aucune forme de gouvernement ne vaudra tant que les peuples ne seront pas assez mûrs pour se régir eux-mêmes et tant que les gouvernements demeureront incompetents dans l'exercice intelligent du pouvoir.

³Cependant, les nations doivent elles-mêmes faire l'expérience du système qu'elles souhaitent et pensent convenable pour elles.

⁴La démocratie suppose un intérêt politique général ainsi que de forts instincts de liberté et une volonté de cohésion. La dictature semble se justifier dans le cas de peuples primitifs où des instincts asociaux caractérisent la majorité des individus ou pour des nations qui ne sont pas prêtes pour l'autonomie en raison d'insurmontables tendances à la division.

⁵Aucun système n'est bon en soi, aucun système ne convient à tous en toutes circonstances. Un système est le produit d'un grand nombre de facteurs différents, du niveau de développement général de la nation, d'un type particulier de mentalité et de particularités nationales. Il en est du système comme de toute autre chose : sa justification est relative. Le meilleur système est celui qui peut le mieux s'adapter aux conditions existantes.

⁶Même si l'on trouvait le moyen – ce qui est impossible – de construire un système véritablement idéal, il s'écroulerait du fait que les nations ne pourraient s'adapter ou supporter d'autre système que celui qu'elles ont elles-mêmes élaboré et qui est issu de leur propre expérience. La forme étatique idéale implique nécessairement des hommes idéaux. Si les hommes ne changent pas, aucun système ne conviendra. Si les hommes changent au point de placer l'unité au-dessus de toutes les autres valeurs, le pire des systèmes pourrait fonctionner. Car ce sont les hommes qui donnent au système son contenu.

1.21 Liberté, égalité et fraternité

¹L'unité doit se fonder sur la base de la liberté. Toute tentative de l'état de dépouiller l'individu de ses droits inaliénables constitue un abus de pouvoir, lequel doit conduire à la ruine de l'autorité de l'état. Parmi les droits inaliénables de l'individu, on compte le droit de se faire sa propre opinion et d'agir en fonction d'elle, tant qu'il n'empiète pas sur le droit des autres à la même liberté inviolable.

²Il existe beaucoup de différentes sortes de libertés. Mais la véritable liberté n'a pas encore été réalisée. Les libertés garanties par l'état, comme la liberté de pensée, la liberté d'expression, la liberté de la presse sont très précieuses, étant toutes des libertés face à la tyrannie de l'état. Mais, de ce fait, la liberté d'expression, par exemple, n'est pas du tout garantie. Celui qui dit librement ce qu'il pense, en particulier s'il exprime des opinions dérangeantes, va vite comprendre le peu de valeur accordé à sa liberté. Seuls ceux qui détiennent un quelconque pouvoir peuvent exprimer des points de vue personnels. Presque tout est organisé de façon à ôter aux hommes leur liberté : les conventions arbitraires, mais aussi le manque d'indépendance des gens, leur intolérance et leur présomption. L'indépendance, le refus de se laisser réduire à l'esclavage, conduit l'individu à avoir le monde presque entier contre lui. A cette oppression consciente s'ajoute l'immense pression que l'opinion publique exerce inconsciemment et qui, à l'aide d'une liberté de presse déchargée elle aussi de toute responsabilité, anéantit pratiquement la liberté.

³L'abus de la liberté de la presse et l'exploitation du manque de discernement et de la crédulité des autres devraient être aussi considérés comme des problèmes non encore résolus de la démocratie. Répandre de fausses informations, altérer des faits, fausser les points de vue des dissidents, rendre suspects les motifs d'autrui, diffamer les personnes dérangeantes, refuser de satisfaire aux légitimes demandes de rectification, rien de cela ne devrait être autorisé, même dans la presse. Il y aurait là une tâche importante pour un médiateur de la

liberté de la presse, doté de pouvoirs très étendus mais également du devoir d'intenter des procès. Les demandes de rectification émanant des particuliers n'auraient plus lieu d'être.

⁴Les facteurs de pouvoir sont trop souvent des obstacles à la liberté, des moyens de pression et d'oppression de la part d'individus sans scrupules. Ils constituent de ce fait des éléments de corruption. L'expérience de la vie démontre que, d'une façon ou d'une autre, on abuse toujours du pouvoir. Le pouvoir conduit toujours à l'arbitraire qui se trouve au-dessus de la loi dans une certaine mesure. Le pouvoir personnel n'est qu'anarchie. L'homme sans loi personnifie la raison humaine sans humanité, ce que Goethe a parfaitement illustré par le Méphistophélès de sa tragédie Faust. Seul celui qui offre aux autres la liberté est mûr pour le pouvoir. La norme légale de la liberté demeure inaltérable : vivre et laisser vivre.

⁵Liberté, égalité et fraternité forment une combinaison de trois idées qui n'ont pas tout à fait la même valeur. La liberté et la fraternité s'impliquent l'une l'autre. Sans liberté, pas de fraternité et sans fraternité, pas de liberté. L'égalité n'a avec les deux premières idées que quelques points communs de moindre importance. Par égalité, on entendait le droit à la dignité humaine, le droit de libre compétition et le droit de n'être jugé que d'après ses compétences, ainsi que l'égalité devant la loi et l'élimination de tous les privilèges – c'est-à-dire du pouvoir personnel. Bien que l'exigence d'égalité ne soit pas encore satisfaite, cette exigence appartient à un niveau de culture inférieur à celui de la liberté et de la fraternité. L'ambiguïté du mot égalité a troublé les esprits faibles, lesquels en ont déduit de façon absurde que tous les hommes sont égaux – tous aussi géniaux à tous points de vue – sans comprendre que deux individus égaux n'ont encore jamais existé. La question est de savoir si le complexe d'infériorité des temps modernes ne devrait pas plutôt porter le nom de complexe d'égalité.

1.22 L'unité politique

¹La tâche de l'état consiste aussi à s'efforcer de parvenir à l'unité politique en empruntant la voie de la libre persuasion, puisque seule la volonté d'unité peut amener une solution durable aux problèmes politiques, sociaux et économiques de l'état. Unité, solidarité sociale, coopération de tous et assistance mutuelle constituent la seule base rationnelle et solide à long terme. Le chemin de la haine et de la division sur lequel l'humanité a erré pour obtenir des résultats si désespérément maigres devrait être suffisamment éclairant et dissuasif. Nous devrions tout de même pouvoir tirer quelque enseignement de l'histoire.

²« Diviser pour régner » constituait le principe d'une politique bornée qui estimait le pouvoir plus important que l'unité. Une telle politique ne pourrait voir le jour si les partis politiques coopéraient au lieu de s'opposer. Le système des partis implique la division et l'opposition, empoisonne l'esprit civique et contrarie directement et indirectement l'unité politique.

³Si la volonté d'unité ne peut croître suffisamment fort au sein d'une nation pour vaincre la politique de classe égoïste, les valeurs que la bonne volonté aurait pu sauver sont facilement détruites. Pour parvenir à l'unité, il existe des façons plus rationnelles que la dictature qui, ombrageuse et violente, veille en permanence sur sa propre sécurité et exécute en outre ce qu'une petite clique parvenue provisoirement au pouvoir trouve arbitrairement propice. Il est facile de perdre la liberté mais très difficile de la récupérer. Ignorer ce qui divise est possible ; on peut choisir des individus à même d'animer des discussions et des décisions avec l'esprit d'unité. Il existe des moyens relativement simples pour rendre inutiles les organisations de lutte politique et les partis de classe, si l'on dispose d'une législation intelligente et d'un pouvoir exécutif assumant un rôle d'assistant vigilant.

*

⁴Le pouvoir anéantit la liberté. Le pouvoir arbitraire anéantit ou réduit arbitrairement la liberté d'autrui. Celui qui cherche à exercer le pouvoir sur autrui pour une raison autre que la libération d'autrui est l'ennemi d'autrui. Aucune nation n'a le droit, sauf arbitraire, de régner sur d'autres nations. Et celui qui s'efforce d'avoir une hégémonie sur le monde est un ennemi de l'humanité.

⁵La justification rationnelle de l'existence de l'état réside dans la volonté d'unité des individus et leur droit à la liberté. Toute tentative visant à sauvegarder des possibilités d'oppression par le pouvoir provisoire – c'est-à-dire des possibilités d'exercer un droit arbitraire – demeure arbitraire. La fonction principale de l'individu en tant que membre de la société est de contribuer à la réalisation de l'unité et de la liberté au sein d'un état organisé aussi rationnellement que possible.

⁶Tout droit doit se fonder sur le droit de l'individu à la plus grande liberté possible, dans les limites imposées par le droit égal des autres à la liberté. Toute forme d'oppression, de poursuite ou de violation du droit d'autrui constitue un délit. Aucune collectivité ne dispose de plus de droit, dans les limites du droit égal de chacun, qu'un seul homme. Toute forme d'organisation élaborée dans le but de remplumer son propre nid aux dépens du droit d'autrui, constitue un délit. Toute forme d'avantage abusif constitue un délit.

⁷Le droit de l'état sur les individus – sans tenir compte de leurs obligations nécessaires vis à vis de l'état – ne peut qu'être le droit d'éducation sociale des individus asociaux qui enfreignent les lois de l'état et portent atteinte au droit et à la liberté d'autrui. L'état n'a pas le droit de punir, ni de se venger, ni de faire le mal pour qu'en sorte le bien.

⁸Les problèmes politiques d'ordre racial engendrent la haine raciale, puisque l'idée de race devient pour la plupart des gens un sentiment et en l'occurrence un sentiment de haine.

⁹Une action implique une prise de position. Toutes les positions sont plus ou moins provisoires, du fait qu'elles sont conditionnées provisoirement par la nécessité de l'action.

¹⁰Nous faisons tous partie de la « masse » lorsque le sentiment détermine notre prise de position, lorsque, pour chaque cas particulier, nous ne pouvons clarifier une position indépendante et rationnelle.

1.23 Politique pratique

¹Nulle part l'esprit routinier des théoriciens rigides n'est plus néfaste qu'en politique. L'art de gouverner n'est ni l'art de faire et de défaire des majorités ni du marchandage, pas plus que l'art de la généralisation, mais bien celui de l'individualisation. Bien sûr les hommes d'état doivent posséder la vigilance, la faculté d'adaptation et l'adresse des politiciens opportunistes. Ils se rendent compte de la valeur des théories politiques en tant que tentatives d'orientation. Mais ils ne les appliquent jamais dans la pratique car ils ont compris la différence fondamentale entre théorie et réalité.

²Les sociétés bâties en fonction de constructions de l'esprit manquent de cette souplesse vitale qui caractérise les sociétés évolutives. Une société est un rassemblement d'individus pour lesquels la liberté est l'oxygène et la condition nécessaire de meilleures performances. Une société est une collectivité, différente de toute autre dans son caractère individuel.

³La concentration du pouvoir favorise l'abus de pouvoir. Un pouvoir central tout-puissant est aussi vain qu'un médecin qui établit son diagnostic par téléphone. Un équilibre de pouvoir entre les intérêts des groupes justifiés ou nécessaires dans la société constitue la meilleure garantie de liberté. « La majorité satisfait rarement aux exigences de l'intérêt vrai de l'état et elle est loin d'avoir toujours raison. » Aucun parti ne doit pouvoir en opprimer d'autres ou faire des lois sans tenir compte des intérêts justifiés des minorités. « Si l'assemblée législative devient exécutive, décide des affaires courantes et fait des lois pour des cas particuliers, le respect de la loi est mis en péril par l'arbitraire et la passion éphémères de la politique de

parti. » Asseoir le pouvoir sur l'opinion de la masse dénuée de jugement, c'est sans doute la démocratie mais ce n'est nullement une preuve d'infailibilité.

⁴Avec le temps, les organisations étatiques perdent de leur utilité si elles ne s'adaptent pas continuellement aux conditions extérieures qui changent sans cesse et à la capacité individuelle des nouveaux fonctionnaires. La question est de savoir si les emplois publics ne devraient pas être personnalisés plutôt que figés. Une organisation sociale bureaucratique tend à devenir l'équivalent civil d'une organisation militaire avec ses supérieurs et ses subalternes, organisation dont les principes fondamentaux sont foi et obéissance. Seuls les emblèmes différencient une telle société d'une société d'esclaves. Herbert Spencer a prévu que les sociétés socialistes du futur devraient aboutir à une tyrannie encore jamais vue.

⁵Dans une bureaucratie, les initiatives ne doivent pas venir du bas car ceci empiéterait sur l'omniscience de toutes les instances supérieures. De plus, les initiatives impliquent des risques. Si elles aboutissent à un succès, le « souci inutile » laisse derrière lui un sentiment d'insatisfaction chez tous. Si elles échouent, la carrière est détruite. L'important est de se trouver du bon côté de la barrière, là où règne l'absence d'initiative, et de toujours s'en tenir à la lettre du texte de loi avec le formalisme qui en résulte. La bureaucratie est le système le plus rigide, le moins maniable, le plus lourd, un système qui tue l'initiative, qui coûte cher et qui implique un énorme gaspillage des talents qu'elle réprime. Le fonctionnaire en est réduit à démontrer sa compétence dans un cadre routinier.

⁶La question de savoir quel système est le plus coûteux, lequel, de ce fait, impose la plus lourde charge à tous, trouve finalement une réponse plus facilement qu'on ne pourrait l'imaginer. Une population comprenant un grand nombre de fonctionnaires est incomparablement plus pesante. En comparaison, le coût du capital privé est négligeable.

⁷Le capital privé est le principal facteur d'accroissement de la production. L'abolition du capital privé rend plus pauvres tous ceux qui travaillent et, peu à peu, les rend tous esclaves de l'état. Le seul moyen de rehausser le niveau de vie est d'accroître la production et non de confisquer le capital privé qui permet l'initiative, non d'abaisser le niveau de vie de ces groupes qui apportent le plus à la société par leurs contributions volontaires, non d'entraver par des restrictions l'esprit d'entreprise favorable à la production. Toutes ces mesures ne servent qu'à tuer la poule aux œufs d'or.

⁸Le nivellement forcé de la propriété n'entraîne qu'une amélioration éphémère du niveau de vie de certains groupes. Tenter d'élever le niveau de l'ensemble de la population plus rapidement que la production ne le permet équivaut à vivre au-dessus de ses moyens.

⁹Serait-il réellement plus difficile de trouver le moyen de définir la part de revenu national en fonction de la contribution de chacun dans la production, la société ou la « culture », que de fixer les salaires pour les diverses fonctions conformément à la loi économique de l'offre et la demande ?

¹⁰La fiscalité est un bloc de problèmes encore non résolu. L'état n'a pas plus que d'autres le droit d'exploiter de façon abusive la capacité individuelle. La fin de l'état ne justifie pas les moyens. Une politique fiscale insensée favorise le gaspillage. C'est une illusion de la sophistique socialiste d'imaginer que l'on fait du bien à une société en imposant à ses génies commerciaux et industriels capables d'accroître la production et de créer des valeurs, une fiscalité avoisinant la confiscation.

¹¹Le système social libre finira par s'avérer incomparablement supérieur. Le capitalisme d'état ne pourra jamais rivaliser en efficacité et en capacité de production avec le capitalisme privé. L'état n'est pas fait pour un rôle d'entrepreneur, de distributeur ou d'administrateur mais simplement pour être un contrôleur efficace. L'une de ses tâches principales consiste à veiller à ce que les intérêts d'une certaine classe n'aient pas la possibilité de porter atteinte à ceux des autres.

¹²Les entreprises d'état ne parviendront jamais à concurrencer les entreprises privées en efficacité et en rentabilité. Cette thèse peut servir d'axiome, tout comme celle de Rousseau selon laquelle il n'existera jamais de véritable démocratie.

1.24 L'ESTHÉTIQUE

¹L'esthétique est une théorie du beau. Autrefois on entendait « la théorie », comme une théorie « unitaire » et surtout une théorie infaillible, la seule vraie. On partait d'une idée. A partir des points de vue esthétiques que l'on pouvait tirer de cette idée, on formulait des considérations plus ou moins profondes qu'on rassemblait pour constituer une théorie apparemment homogène.

²Dans ce qui suit on établira quelques rapports avec des points de vue anciens, bien connus, sur des sujets bien usés. Mais cela ne fait pas de mal de les examiner encore une fois en relation avec la signification de l'art pour la culture émotionnelle. Cette signification est malheureusement trop souvent omise et c'est regrettable. L'art véritable emplit l'homme de joie. Et la joie véritable rend l'homme bon.

* * *

³Nulle part la division et le tâtonnement qui caractérisent notre époque ne sont aussi évidents pour tout un chacun, que dans tout ce qui touche à l'art – à l'exception de l'architecture. Sans doute la situation unique de l'architecture tient-elle au fait que le traitement des matériaux exige une certaine modération d'une part, que l'on ne peut vivre dans n'importe quelle sorte de maison d'autre part, et enfin que les problèmes techniques sont un véritable casse-tête.

⁴On dit que l'art cherche des voies nouvelles. Mais les trouve-t-il? A-t-il la moindre chance de les trouver? Le mépris de l'ancien n'est pas source d'inspiration. Les tentatives faites sont plutôt rébarbatives, guère encourageantes, peu prometteuses. Le désespoir et la fatigue semblent avoir même influé sur le savoir technique.

⁵Sans doute ceci est-il la conséquence de l'appauvrissement du sentiment, de son manque de certitude et de son absence d'objectif. Lorsque le sentiment se dessèche, s'émousse et s'abrutit, aucun art digne de ce nom ne voit le jour.

⁶Il semble que l'art actuel ait commencé par créer le chaos avec l'espoir qu'il allait en émerger un cosmos ordonné. Le terme « créer » a vraisemblablement contribué à la confusion. Former, donner forme, serait de toute évidence un terme plus approprié. Le grand artiste ne « crée » pas. Il s'efforce de rendre ce qui ne peut être rendu, ce qui ne peut être imité, la vision dans toute sa splendeur. Ce que notre époque appelle art a oublié tout ce qu'il a appris des expériences des temps passés. Il retourne aux cris et aux bondissements, au vacarme et au tumulte du sauvage, aux idoles naïves de bois et de pierre, aux couleurs criardes et à l'informe. Il ne manque plus au sauvage que les huttes de palmes pour qu'il se sente à l'aise dans notre culture.

⁷Un art nouveau est obtenu lorsqu'une idée artistique nouvelle se mêle aux anciennes. Les génies artistiques ne renient pas l'art ancien. Il est la base sur laquelle ils s'appuient. Ils l'intègrent et le perfectionnent. Ils possèdent la vraie capacité de synthèse. Ils savent que le nouveau doit organiquement émerger de l'ancien et qu'il doit y avoir un stade intermédiaire et un lien.

⁸L'art confère de l'énergie lorsqu'il apporte la satisfaction, la joie, l'harmonie et le calme. C'est quelque chose que l'on n'obtient guère avec l'art actuel. L'esprit est fouetté et lacéré par tout ce qui est irréel, tout ce qui est improbable, impossible, non résolu, inachevé, discordant et excessif. Les impressions comportent une dépense d'énergie du fait qu'elles exigent d'une part une tension pour qu'on les assimile et d'autre part de l'énergie pour qu'on les exploite. Si les impressions déclenchent les sentiments positifs précités, la dépense d'énergie est

compensée par la positivisation de la conscience et l'accroissement de la vitalité. Seul le négatif fatigue et déprime.

⁹L'art, c'est la culture de la forme. L'artiste qui brise toutes les formes est aussi fantaisiste qu'un penseur qui ignore la réalité. L'art est liberté mais pas arbitraire. Même l'artiste doit pouvoir trouver le moyen terme entre l'esclavage et l'anarchie. En tant que facteur culturel, l'art n'existe pas plus en soi que n'importe quoi d'autre. Tout a une finalité et l'art a la sienne. De même que l'on dit qu'un homme devient d'une certaine manière ce qu'il absorbe – ce qu'il mange, ce qu'il lit – on peut dire qu'un homme devient ce qu'il contemple. L'une des finalités de l'art consiste à embellir la vie. Du laid, nous en avons déjà suffisamment. En embellissant, l'art nous unit dans une aspiration commune vers le beau, il accroît notre compréhension du beau, affine notre perception de tout ce qui est beau et nous offre la joie que nous éprouvons devant toute chose belle. L'art sous toutes ses formes a une finalité commune dans le développement général de la culture : celle de nous ennoblir. Il peut le faire de plusieurs façons.

¹⁰Chacun capte, même inconsciemment, ce qu'il peut. L'intérêt conscient pour l'art peut manquer. Mais la plus grande signification de l'art repose dans l'inconscient.

¹¹On oublie que toutes les idées artistiques, scientifiques, les idées de tous les domaines de la vie sont préparées dans l'inconscient. Ce que nous appelons conscience – c'est-à-dire la conscience de veille – peut être comparé à ce que l'œil voit à un moment donné. L'inconscient, lui, correspond à un monde dont la plus grande partie est inexplorée. Beaucoup de temps est généralement nécessaire pour qu'une nouvelle idée individuelle devienne consciente. Elle se prépare au travers d'une multitude d'impressions qui se regroupent en un complexe d'idées. Les années passent et ce complexe d'idées croît lentement et inconsciemment. La conscience de veille peut ne jamais prêter attention à ces impressions. Les impressions affluent, sont absorbées par le complexe qui travaille sans cesse. Les impressions se regroupent en un processus sans fin jusqu'à ce que toutes les combinaisons possibles se soient formées, dissoutes et reformées. Chaque nouvelle impression refait le processus depuis le début jusqu'à ce qu'un beau jour une idée se cristallise et passe le seuil de la conscience. Naît alors une certaine idée, telle une nouvelle notion du beau, une nouvelle façon de voir.

¹²La notion du beau qu'ont les profanes est souvent le résultat d'un tel processus inconscient. De cette façon, l'art peut remplir l'une de ses nombreuses missions. Mais le message de l'artiste est perdu s'il n'est pas compris. Pour être remarqué et compris, il faut qu'il se tienne à l'intérieur des limites que la vie elle-même a établies pour sa formation et celles que la réalité indique. Un subjectivisme arbitraire et sans but ne peut même pas profiter à l'inconscient. Ce que l'on voudrait que l'inconscient adopte ne doit pas être repoussant, mais au contraire instinctivement attirant. En captivant l'attention, l'art développe également cette concentration de la conscience appelée capacité d'observation.

*

¹³Dans le domaine de l'esthétique, on a pu découvrir au moins les mérites négatifs des œuvres d'art qui ont tenu à travers les âges et qui ont été considérées comme immortelles. Ces œuvres d'art ne s'opposent pas à notre connaissance de la réalité, ne contiennent aucun problème non résolu, ne blessent pas nos sentiments et ne nous invitent pas à l'action. Par conséquent, aucun élément perturbateur n'a pu contrer la plongée dans la contemplation, où l'on peut intégrer de la façon la plus intense ce que l'œuvre d'art peut donner et ce que l'on peut en retirer.

¹⁴Dans l'art dit classique on a trouvé les mérites positifs suivants : mesure, grands effets avec de petits moyens, tendance à l'unification.

¹⁵Le grand art représente l'universel dans le particulier, c'est-à-dire ce qui est commun pour un groupe unitaire d'objets similaires. Et voilà ce qu'est précisément l'idéal. L'idéal est le réel sans les défauts du réel ou de l'occasionnel. L'idéal n'est pas une construction arbitraire. Il est souvent bien plus vrai réellement que le prétendu réel. L'idéal, c'est le concret universel, non le concret particulier. Les œuvres d'art offertes par la nature elle-même – par exemple un beau corps humain – sont rarement parfaites. Presque toujours, il y a ce que nous appelons un défaut de beauté. Si nous concevons ce manque, c'est que nous disposons d'une représentation plus universelle, d'une généralisation, d'un modèle. Sinon nous serions condamnés à ne voir que la forme concrète particulière temporaire et le défaut nous échapperait. L'idéalisme est l'exigence de perfection de la beauté. On peut dans une certaine mesure dire que l'idéalisme consiste à éliminer les défauts de la beauté, à corriger les essais manqués de la nature ; cela correspond aux retouches qu'effectue un photographe sur une plaque sensible.

¹⁶L'art existe pour nous livrer le beau. La réalité nous livre le vrai. Le vrai – reproduction fidèle de la réalité – est rarement beau. Et le beau est rarement vrai. En matière d'art, confondre le vrai et le beau, c'est méconnaître la mission de l'art.

¹⁷L'œuvre d'art a sa limitation inévitable. C'est dans cette limitation que l'humilité du véritable artiste apparaît. Dans un cadre donné, il va – non pas « créer » mais accomplir quelque chose de vraiment difficile et de vraiment grand – résoudre tous les problèmes, maîtriser toutes les difficultés, livrer royalement la richesse de son âme prodigue, donner quelque chose de la splendeur de sa vision, transmettre au spectateur les sentiments spontanés qui l'ont habité.

¹⁸L'idéalisme est une « première abstraction ». « La seconde abstraction faite de la première » – le réaliste adhérant toujours à la forme concrète – est la vision. Dans une certaine mesure, le grand artiste est toujours un « clairvoyant ». Parfois la vision semble surgir du néant, parfois elle est perçue comme une aura autour de la réalité, parfois elle nécessite une longue et minutieuse observation de la réalité, c'est-à-dire une contemplation. La vision qui donne naissance à l'œuvre d'art entoure toujours la grande œuvre telle une aura et apparaît au spectateur fervent, abîmé dans sa contemplation, comme le merveilleux prototype à partir duquel l'œuvre d'art s'est cristallisée.

¹⁹Le véritable réaliste rend le concret dans toute sa difformité avec ses manques, ses défauts de beauté, ses imperfections. Fidélité à la réalité est son mot d'ordre. Mais il est rare qu'il y adhère. En l'absence de vision inspirante, il cherche inconsciemment quelque chose qui la remplace et abandonne du coup le concret tyrannique. Il prend lui aussi des libertés et commence à abstraire. Peut-être d'abord ne fait-il qu'éliminer ce qui pourrait rester d'agréable. Mais facilement « une chose mène à l'autre » et le particulier est grossi jusqu'à devenir caricatural. Encore un pas et le voilà dans l'informe. Le réalisme, qui devait être « vérité avant tout » et s'insurgeait contre « tout caractère mensonger », a découvert une vérité qui souvent ressemble de façon repoussante à son contraire et une réalité qui ne ressemble à rien.

²⁰On peut de façon radicale résumer le rapport entre l'idéalisme et le réalisme en disant que l'idéalisme montre la réalité comme elle devrait être et le réalisme comme elle ne devrait pas être.

*

²¹Sur certains points, l'art grec a été exemplaire. Ses créations les plus célèbres nous montrent l'idéalisme qui constitue le réalisme idéal parfait.

²²Le type de beauté grec ne peut en revanche valoir comme idéal établi pour l'éternité. Si la forme du corps humain se modifie, l'art doit suivre. Et la forme du corps humain n'est de toute évidence pas immuable. La race se modifie. Personne ne peut dire si les épaules de la

femme ne seront pas un jour plus larges que ses hanches, ou si ses jambes n'auront pas proportionnellement la même longueur que celles de l'homme. Si les caractéristiques de la race se modifient à ce point, il en sera de même de notre idéal de beauté qui n'est pas établi une fois pour toutes. Le type de beauté propre à la race est toujours l'universel dans le particulier et ce que l'on appelle beauté la concrétisation de l'universel.

* * *

²³L'art littéraire aussi a pour mission d'ennoblir nos sentiments. D'un point de vue culturel, la littérature a pour mission d'aider les hommes à vivre, de choisir des idéaux que nous puissions admirer, des personnages que nous puissions vénérer et aimer, d'offrir de la beauté, de la joie et de la confiance dans la vie, de transmettre des connaissances sur les capacités de l'homme à développer de bonnes, de nobles qualités même quand les conditions de vie sont éprouvantes et contraires.

²⁴L'un des principaux facteurs pour s'ennoblir est l'admiration. L'admiration portée à quelque chose de borné conduit facilement à l'imitation et au besoin de divergence qui se manifeste par une incapacité d'adaptation, qui rend souvent la vie inutilement inconfortable pour autrui. Mais le sentiment d'admiration pour tout ce qui est digne d'admiration préserve le caractère individuel et empêche la singerie. L'admiration elle-même – celle qui ne porte pas seulement sur quelque chose de particulièrement grand, mais sur tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, est plus grand que nous-mêmes, qui dépasse le médiocre, la moyenne – libère, élève, améliore. Celui qui a acquis l'art d'admirer a ainsi découvert l'accès à l'une des grandes forces secrètes de la vie.

²⁵Il est difficile de surestimer l'influence de la littérature. Son importance directe est évidente pour qui reconnaît le pouvoir des idées et en particulier des idées chargées de sentiment et incitant à l'action. L'influence de la littérature sur l'inconscient semble avoir moins fait l'objet de considération. Pourtant, sans que nous le remarquions, la littérature fait naître des ambiances et des complexes qui peuvent se révéler déterminants pour notre attitude émotionnelle, notre évaluation des conventions et notre vision de la vie. La littérature anglaise de l'époque victorienne en est un exemple typique. Non tendancieuse et naïve de façon presque pathétique, c'était une agitation et une propagande masquées en faveur des normes et des valeurs conventionnelles que l'on suggérait aux contemporains de considérer comme immuables pour l'éternité et qui, jusqu'à ce jour encore, déterminent les habitudes du gentleman anglais. Sans que nous le remarquions, la littérature peut nous ligoter avec les ficelles des conventions bornées, hostiles à la vie; elle peut falsifier la conception de la vie pour qui manque d'expérience, inoculer des illusions qui sont en divorce avec la vie et qui ont des conséquences néfastes, et amener ceux qui sont dénués de jugement à attendre le miracle ou l'improbable.

²⁶La grande littérature nous offre la vie réelle avec ses problèmes, ses conflits et leurs solutions. Elle nous donne une meilleure connaissance de nous-mêmes, de l'homme. Elle a un effet encourageant, stimulant, réparateur en dépeignant la lutte acharnée contre les circonstances restrictives et les fortunes contraires, et le pouvoir libérateur de l'humour au milieu de la tragédie de la vie.

²⁷On obtient une œuvre d'art véritable lorsque les personnages dans tout leur aspect concret deviennent l'expression de quelque chose d'universel, au-delà de leurs individualités, la caractéristique d'une époque, et lorsque la description des circonstances individuelles permet la compréhension du mode de pensée, de la conception de la vie, de la limitation et de la libération finale d'une époque.

* * *

²⁸La musique dispose de sa propre sphère au sein du monde des émotions et son moyen d'expression est le rythme, l'harmonie et la mélodie. D'un point de vue esthétique, la dissonance est admise comme un faire-valoir de l'harmonie.

²⁹La musique est purement subjective, bien que collectivement et pas individuellement. C'est le langage émotionnel, exprimé sans mots, de l'âme d'un peuple, de l'âme d'une race. Et il ne doit pas être traduit. En faisant quelque chose que la raison peut concevoir, en introduisant des « descriptions musicales objectives » avec des interprétations conventionnelles – ceci représente la tempête, la pluie, le vent, le calme après la tempête, le lever du soleil, un paysage de lande, etc., dans une étendue apparemment toujours plus infinie – on a déplacé la musique de la sphère qui lui était propre pour la faire entrer dans une sphère des conventions, incompréhensible au profane. En introduisant la musique conventionnelle, on a abandonné la sphère spécifique du sentiment musical et conduit la musique dans un monde de raison et de réflexions auquel elle n'appartient pas. Les « représentations musicales » sont de ce fait dans une large mesure condamnées à l'échec. La musique ne peut décrire l'orage lui-même, ce gigantesque phénomène naturel, à peine peut-elle susciter les émotions qu'un orage éveille et en règle générale ne peut certainement pas susciter la compréhension des sentiments qu'un orage déclenche. Il en va de même pour la musique dramatique, qui n'agit pas, ne peut rendre le contenu d'une action, peut à peine même traduire les sentiments des personnages qui agissent, mais qui éveille en nous des sentiments individuellement subjectifs. Dans ce domaine musical aussi, les conventions sont nécessaires à la compréhension, bien que l'action dramatique, dans une certaine mesure, facilite évidemment la compréhension de ces conventions.

³⁰La musique a un parent proche, l'art lyrique parce que, là, les conventions sont superflues. Le sentiment musical et le sentiment lyrique ne se mêlent pas mais forment deux courants émotionnels parallèles qui peuvent se renforcer mutuellement.

³¹En ce qui concerne le prétendu art musical moderne, il n'y a pas grand chose à dire. L'atonalité, le bruit et le vacarme ne sont pas de la musique. Les cris, les gémissements, les mugissements, les beuglements, les braillements, les plaintes, les hurlements ne sont pas du chant.

³²Accompagner le chant avec tout un orchestre nuit à l'euphonie, sauf si la voix compte comme un instrument parmi les autres et ne domine pas. Les expériences menées actuellement sur de nouvelles techniques de chant ont régulièrement fourvoyé le chant.

³³La musique exige toujours de nouvelles formes et a trop facilement tendance à se figer dans le traditionnel. La musique est, comme le sentiment, rhapsodique par nature. Les rhapsodies de Liszt étaient la protestation impuissante d'un génie contre les arrangements et les divisions tyranniques, contre ces symphonies conventionnelles aux mouvements prescrits « construites de façon logique ». Les pots-pourris tournés en dérision par les « experts » sont souvent, pour ceux qui jugent sans préjugé – c'est-à-dire ni les esprits trop cultivés ni les esclaves des conventions – la forme de « symphonie » la plus plaisante. Dans tous les genres musicaux il existe des tâches pour les pionniers. L'opéra avec des dialogues chantés de style classique pourrait bien offrir de nouvelles possibilités. En l'état actuel des choses, l'opérette riche en mélodies est souvent, d'un point de vue musical, supérieure à l'opéra. Les symphonies rhapsodiques continues, dépourvues de mouvements, éventuellement ponctuées de chants lyriques, avec une voix ou des voix se mêlant à la musique instrumentale, ne sont pas à exclure.

³⁴La mélodie est le nerf central de la musique. L'art de composer de la musique selon le contrepoint, n'importe quel artisan musicien peut l'apprendre. Les mélodies de génie, toutefois, sont œuvres d'inspiration et ne sont pas à la portée de n'importe qui. Comme d'habitude, l'incapacité artistique fait d'une déficience un mérite.

³⁵L'art musical a besoin d'un novateur, qui laisserait les sons de l'harmonie voguer autour de merveilleuses mélodies dans des formes libres, qui laisserait la mélodie prendre sa place dans les grandes œuvres, qui laisserait la mélodie remplir la mission essentielle qui lui revient. La mélodie, dans son enchâssement orchestral, lorsqu'elle est à son plus haut niveau, représente également le summum de l'art musical. La technique de l'orchestration a un impact plus fort lorsqu'un certain type d'instruments peut distinctement mettre en valeur la mélodie, pendant que les autres instruments suivent leurs propres lignes musicales, destinées, comme un fin travail de ciselure, à tisser une structure tonale apparentée autour du monogramme.

LA CULTURE MENTALE

1.25 LA PHILOSOPHIE

¹La tâche de la philosophie est de développer la raison, celle de la science est de connaître la réalité et celle de la religion et de l'art est d'ennoblir l'émotion. Plus vite ils apprendront à collaborer, plus vite viendra le jour de la véritable culture.

²L'histoire des idées de la philosophie est l'histoire des fictions. La philosophie devient du fictionalisme lorsqu'elle cesse d'être critique et s'essaie à des constructions, qui ont toujours eu un effet déroutant sur le sens de la réalité. La philosophie est la tentative de la raison d'expliquer la réalité donnée à partir de circonstances existantes. La philosophie est immanente et, pas plus que les sciences de la nature, elle ne doit recourir, pour expliquer les choses, à des faits inaccessibles à l'individu normal. La conception personnelle du philosophe ou du scientifique sur l'inexploré n'est pas de la philosophie.

³L'histoire de la philosophie montre les diverses tentatives de la pensée spéculative pour contempler la réalité en cherchant des principes. Sans une connaissance de la réalité – une connaissance qui est essentiellement le résultat du travail des sciences de la nature – ou sans une connaissance de la nature propre de la pensée, il était sans doute inévitable que cette spéculation devienne subjectiviste sans même comprendre son propre subjectivisme.

⁴Bien souvent on ne peut déterminer si des questions de principe sont des problèmes réels ou seulement des pseudo-problèmes avant qu'ils n'aient été résolus ou que l'on ait démontré l'impossibilité de les résoudre. Avant que les problèmes ne soient résolus, leur formulation même est problématique. La plupart des problèmes philosophiques se sont révélés comme de pseudo-problèmes.

⁵Un problème objectif de réalité est la question de la totalité de la connaissance. Soit nous savons tout, soit il reste quelque chose d'inexploré. Et ce ne sera que lorsqu'il ne restera plus rien d'inexploré que ce problème cessera d'en être un. Tant qu'il reste quelque chose d'inexploré, nous n'avons connaissance que d'une partie de la réalité. La partie inexplorée de la réalité, qui en est sans doute la plus grande partie, appartient au monde des constructions intellectuelles dans la mesure où nous cherchons à nous faire des représentations ou à établir des hypothèses à ce sujet.

⁶Les hypothèses philosophiques ont eu beaucoup d'importance. Elles ont développé la capacité même de penser, satisfait les besoins des visions d'ensemble et de clarté et fournit de la matière pour les idées. Elles ont démontré le procédé unilatéral de la pensée logique, qui ne poursuit qu'un seul raisonnement à la fois, ainsi que les limites du savoir, et elles se sont opposées à la tendance qui consiste à transformer les idées relatives en idées absolues et fixes.

⁷Les manières de voir de la raison montrent les tentatives et les procédés d'orientation de la pensée, la valeur et la limitation de notre subjectivité.

1.26 *Les idées*

¹Les idées signifient découverte, révélation, nouvel entendement, compréhension accrue, conception approfondie. L'idée implique une acquisition de connaissances, hypothétiques ou réelles. On peut compter parmi les idées les généralisations, les synthèses, les jugements, les théories, les hypothèses, les fictions. Une conclusion de logique formelle n'est cependant pas une idée car une telle conclusion n'accroît pas la connaissance, n'élargit pas la conception.

²La majeure partie des constructions de notre raison sont des idées, ou sont fondées sur des idées incorporées dans la masse héréditaire intellectuelle de l'humanité dans le cas où elles passent à la postérité. Autrement, il faut reprendre le chemin de la découverte. L'histoire des idées est l'histoire des découvertes intellectuelles.

³Les idées sont habituellement reçues de l'inconscient. Elles peuvent survenir par télépathie – ce qui explique leur émergence chez plusieurs personnes simultanément – ou être le résultat du travail de l'inconscient d'un seul individu. On considère comme inconscient tout ce qui est passé une fois par la conscience de veille. La conscience de veille a oublié de loin la majeure partie de ces choses, souvent elle ne les a même pas clairement perçues. Toutes ces impressions font partie de complexes similaires et vivent leur propre existence à l'abri de l'inconscient. On peut se représenter le travail du complexe comme une association et une déconnexion d'impressions selon d'infinies combinaisons, jusqu'à ce qu'une idée se cristallise dans la conscience de veille, émerge comme si elle arrivait apparemment en direct. Les idées sont les résumés, transformés en unités originales, d'un nombre incalculable d'expériences semblables et concordantes au sein d'un domaine donné. L'« aperception pure » de Kant et la « contemplation intellectuelle » de Fichte sont des tentatives ratées pour expliquer la conception d'idées dans l'inconscient.

⁴Le travail de l'inconscient est incomparablement plus rapide, sûr et efficace que celui de la réflexion consciente. Que le résultat s'avère négatif pour la plupart des gens, vient de ce qu'ils fournissent à l'inconscient une matière qui ne lui sert à rien. Le travail de l'inconscient est mécanique et non critique. Si l'on fournit essentiellement à l'inconscient des fictions, des faits présumés, des points de vue erronés, le résultat de son travail ne sera qu'impulsions, imagination, fantaisies, caprices principalement émotionnels.

⁵Les idées sont les moyens d'appréhender la réalité. Tout comme la richesse de la vie consiste en relations, celle de la pensée consiste en idées. Nous devons avoir des idées. Nous avons besoin d'autant d'idées que possible. Nous n'en avons jamais trop. Chaque idée nouvelle accroît nos chances de comprendre un monde extrêmement compliqué à appréhender. Plus nous avons d'idées, plus nous voyons et plus nous découvrons. Les hommes seront hostiles à la connaissance jusqu'à ce qu'ils puissent comprendre que chaque idée nouvelle ne fait qu'accroître notre perspicacité et notre compréhension, notre capacité de jugement et d'orientation.

⁶Si nous n'avons pas d'idées rationnelles, alors celles que nous avons sont irrationnelles. Moins nous avons d'idées, plus il est certain que nous sommes esclaves de ces idées. La plupart des gens sont, sans le soupçonner, victimes de leurs idées trop peu nombreuses et trop primitives. Plus nous avons d'idées, plus nous sommes libres et plus nous avons la possibilité de choisir entre différentes idées.

⁷La réalité peut correspondre à une idée mais rarement ou jamais à ce que l'on appelle les conséquences logiques d'une idée, à moins que des idées ne se développent à partir des enveloppes d'idées au sein desquelles elles se sont auparavant enveloppées. Dès que nous commençons à théoriser, nous avons quitté le sol solide de la réalité. Cela ne nous empêche pas de théoriser. Mais cela devrait nous empêcher de sombrer dans le fanatisme.

⁸Nous accordons en général trop d'importance aux conceptions qu'un jour nous avons acquises, et remplacées bientôt par des idées mieux appropriées ou plus rationnelles dans le processus de développement intellectuel apparemment infini, aspirant à une exactitude et une clarté toujours plus importantes.

⁹Les idées peuvent parfois être dangereuses pour les personnes dénuées de sens critique qui n'en voient pas la relativité, ou pour les fanatiques d'idées qui les surestiment. Pour ceux qui ont cultivé les idées, qui ont, pour ainsi dire, travaillé la matière que les idées constituent dans la culture, chaque idée a l'importance limitée qui lui revient. De ce fait l'homme est devenu un maître des idées. Les idées ne sont plus alors des éléments perturbateurs mais apportent le calme que procure tout aperçu clair.

¹⁰Nous sommes partis pour un voyage sans fin de découverte à travers la réalité. Chaque découverte scientifique donne un contenu de réalité à une nouvelle idée. La découverte d'une nouvelle loi de la nature apporte une idée nouvelle sur une relation constante. De nombreuses

idées sont des analogies provenant de divers domaines de l'expérience. Beaucoup sont issues de l'héritage culturel commun, bien que nous oublions parfois leur origine et les considérons comme nouvelles.

¹¹Il n'est pas rare que nous négligions la possibilité de faire une découverte ou de trouver une nouvelle idée, du fait de cette habitude invétérée que nous avons d'expliquer les nouvelles expériences avec d'anciennes idées, de transformer ces nouveaux événements vécus en les identifiant à ce que nous connaissons, à ce qui nous est familier.

¹²La pensée émotionnelle déplore que les idées n'aient qu'une validité relative ou qu'elles ne vailent qu'à titre provisoire. On a une sensation de « gouffre » lorsque les idées imbriquées dans des complexes émotionnels doivent être éliminées. Cela montre aussi combien il est important de traiter les idées avec précaution. Plus facilement qu'on ne l'imagine elles deviennent des idées fixes que personne ne peut changer. Il y a toujours un risque lorsque l'émotion se charge des idées. L'émotion fournit de l'énergie pour l'action et doit être tournée vers le monde de l'action. Lorsque l'émotion devient d'une façon ou d'une autre déterminante dans le monde de la pensée, la raison est privée de rationalité.

1.27 Clarté des concepts

¹La plupart des gens n'ont pas besoin de concepts clairs. Ils se contentent d'allusions et de représentations indistinctes, diffuses. Leur pensée est une répétition imitative de mots qui, croient-ils, désignent quelque chose. Les représentations qui accompagnent ces mots sont rarement concrètes. Il leur manque le contenu de réalité individualisé que l'on obtient seulement par le vécu et l'expérience. L'émotion qui accompagne la représentation semble souvent infiniment plus importante. Le mot a été depuis le début associé à une émotion et pas à une représentation claire. Lorsque l'émotion émerge dans la conscience de veille, le mot se présente, et le mot est justement tout ce dont on a besoin pour communiquer avec les autres. Pour pouvoir penser, il faut libérer le mot de l'émotion et le rattacher au souvenir d'une réalité visible ou d'une expérience vécue. Sans représentation claire, on vit une existence émotionnelle « instinctive ». Et sans représentation claire, rationnellement ordonnée en un tout logique, on vit dans un chaos mental.

²Penser semble fatigant et absurde lorsque le résultat est si flou qu'il en devient inutilisable. Quand les représentations sont semblables à de petits nuages, les assembler ne fait que créer un nuage plus gros. Qu'une définition des concepts soit nécessaire apparaît clairement si l'on considère le chaos conceptuel dont se contentent la plupart des gens – ce qui ne veut pas dire que ce soit un résultat grandiose de l'éducation intellectuelle.

³Avant de combiner les concepts, il faut veiller à ce que les représentations soient claires et précises et à ce que les mots soient définis de façon univoque. Sans concepts clairs, personne ne peut penser clairement. Lorsque les concepts sont clairs, la pensée devient un jeu, un processus quasi automatique, et la solution vient en quelque sorte d'elle-même. La divergence d'opinions découle le plus souvent du manque de clarté ou de l'existence de fictions.

⁴La définition de concepts relatifs à la réalité matérielle consiste à aborder celle-ci et à l'examiner objectivement, factuellement, avec un esprit critique. Sans l'expérience de cette réalité matérielle, le concept ne vaut guère mieux qu'une fiction. La pensée conceptuelle donne un aperçu sur un groupe unitaire d'objets ; la pensée principielle sur un ensemble de concepts ; la pensée systémique sur les objets de tout un système. La plupart des gens sont toutefois dépourvus de la capacité de visualisation et doivent avoir recours à des constructions auxiliaires. De ce fait, pour beaucoup de gens, les concepts signifient des mots auxquels ont été rattachés des souvenirs de qualités communes caractéristiques, ce que l'on appelle les définitions essentielles des concepts. Dans ce cas, la définition du concept implique que le contenu conventionnel de réalité rattaché au mot soit explicité ou modifié.

⁵Presque toutes nos représentations nécessitent un examen critique. Toute notre vie de représentations déborde de fictions : des représentations sans contrepartie réelle. Ce sont des concepts auxiliaires et, à l'instar des hypothèses, indispensables. Mais elles doivent sans hésitation être remplacées par des représentations plus appropriées. Les représentations visiblement impropres ou directement erronées doivent être constamment éliminées. Cette élimination réclame à peine plus de travail que l'assimilation de nouvelles idées. Mais, ce faisant, il faut toutefois avancer prudemment. Un grand nombre de concepts de constructions sont des outils nécessaires à l'appréhension, jusqu'à ce que nous ayons acquis la conscience objectivement déterminée de la réalité correspondante. Les concepts auxiliaires rendent possible l'orientation et, en partie, la compréhension. Rejeter ces outils sans les remplacer par d'autres, plus précis et plus efficaces, revient à ralentir le développement intellectuel.

⁶La philosophie est la critique de concepts et elle est nécessaire en tant que telle. Le développement intellectuel est un examen incessant et une définition sans fin de concepts résultant d'une connaissance accrue de la réalité.

1.28 *La logique*

¹Les preuves logiques ont exercé une influence suggestive irrésistible sur la raison. Elles ont ensorcelé non seulement l'Antiquité mais également la scolastique. La démonstration mathématique d'Euclide fut regardée longtemps comme un modèle d'exposé scientifique. Comme l'a démontré Schopenhauer, l'évidence visuelle de la géométrie est supérieure à l'évidence logique qui transforme la certitude directe en une certitude indirecte. La logique formelle d'Aristote dérouta encore aujourd'hui ceux qui pensent que la logique formelle est un chemin vers la connaissance. Mais aucune connaissance n'est obtenue par cette sorte de logique. Avec la logique, on ne peut « prouver » que ce que l'on sait déjà.

²Les logicistes font de la raison le maître de l'intellect et considèrent la logique comme étant supérieure aux faits. La valeur réelle de la « nécessité logique » apparaît dans les preuves absolues des Eléates, des sophistes et des scolastiques.

³La déduction logique va de l'universel au particulier. Ce procédé a l'apparence d'une découverte. Mais la démonstration ne clarifie que ce qui a été auparavant mis dans « l'universel ». Déjà Leibniz démontra que l'inférence logique et mathématique consiste à suivre, pas à pas, une chaîne d'identités. La preuve met en lumière ce qui « potentiellement » fait partie des prémisses. Il soutenait que la généralisation n'est pas logique mais psychologique, que l'induction est scientifique dans la mesure où elle est un calcul de probabilités et que la logique ne conduit pas aux découvertes scientifiques (qui dépendent de l'inspiration du moment).

⁴Dans son ouvrage sur la manière de voir quantitative en logique, Phalén démontra qu'il est impropre de distinguer la forme et le contenu du concept ou de la logique, que cette division a rendu possible la construction de ce que l'on appelle la troisième loi de pensée, a conduit à une manière de voir quantitative et non qualitative ou objective et permis les sophismes familiers irréfutables. Ainsi l'espace et le temps, quantités spatiales et temporelles, en tant que concepts uniquement ne sont pas des produits quantitatifs. La division en unités plus grandes ou plus petites (espace infini, particules infinitésimales, etc.) est une construction mathématique.

⁵Il n'existe aucune logique universelle susceptible de produire des connaissances. Chaque sorte de logique formelle, schématique, mécanique, mathématique signifie ou implique la quantification. La logique est la logique naturelle d'un thème et chaque domaine qualitatif possède sa logique propre. Ce que l'on obtient avec la logique schématique est une sorte de jeu intellectuel avec des propositions triviales ou insolubles, ou la dissolution de concepts. On a créé d'immenses désordres avec les logiques tant déductive qu'inductive et mathématique. On pourrait reconnaître l'importance de la logique en tant que gymnastique de l'esprit si elle

n'avait pas en même temps stéréotypé et dogmatisé la capacité de penser. L'histoire de la philosophie n'est qu'un grand exemple du fait que les philosophes n'ont pas appréhendé les problèmes de la réalité et que la logicisation n'a abouti qu'à des dogmes irrémédiables.

⁶Selon Leibniz, les vérités logiques sont analytiques et leur évidence est une conséquence des définitions utilisées. Il qualifia les jugements empiriques de synthétiques et fit valoir que les propositions des mathématiques sont synthétiques a posteriori et qu'il n'existe pas de jugements synthétiques à priori, ce en quoi il avait raison de façon indubitable, contrairement à Kant qui plus tard fabriqua sa construction fictive.

⁷La loi de la pensée peut être considérée comme une, bien qu'elle puisse être formulée de deux façons, en tant qu'identité et en tant que non-identité.

⁸Le raisonnement « logique » est parfois le travail de l'imagination, parfois automatique, parfois inconscient. S'il est présenté comme de la logique formelle, la manière d'inférer sera une rationalisation a posteriori. Personne ne pense comme l'enseigne la logique formelle. La logique formelle inclut toutes les manières d'inférer, qui se réclament de ce que l'on appelle la troisième loi de la pensée. La logique réelle est l'objectivité.

⁹Le processus logique est un processus assez simple, qui fonctionne avec des similitudes et des différences, des conformités et des divergences. Ce processus de clarification comprend aussi les processus de pressentiment ou d'instinct qui découvrent des similitudes sous les différences et des différences dans ce qui paraît être en conformité. Si l'on veut être convaincu, on fait un examen complémentaire du résultat dans l'expérience objective. Sans ce contrôle, ce qui est logique devient facilement erroné. On a attribué à la logique une importance qui dépasse de loin celle qui est réellement la sienne. Tout travail de l'esprit est d'office qualifié de logique, bien qu'il soit plus juste de le qualifier de psychologique. On a passé outre le travail préparatoire du subconscient, sa contribution au travail de réflexion. De puissantes raisons parlent en faveur de l'hypothèse selon laquelle l'homme « pense » inconsciemment en vingt-quatre heures plus que consciemment durant toute une année. Les phénomènes qui s'y rapportent n'ont pas été trop pris en considération. Lorsque la conscience tente de résoudre un problème, les idées surgissent soudain et s'emboîtent dans les constructions de la pensée. Souvent on ne se rend pas compte qu'à partir d'une idée obtenue on cherche à construire un processus logique et à présenter l'idée comme la conséquence d'une inférence logique. Que l'idée soit présentée comme un résultat inductif ou déductif est alors une question d'opportunité constructive. Des philosophes ont élaboré des systèmes entiers de pensée qui devaient mener à la conclusion inévitable qu'ils avaient eue comme idée déjà depuis le début. Jongler avec des inférences fascine comme la prestidigitation et paralyse la capacité de jugement. Avec des preuves logiques, on peut convaincre les ignorants de n'importe quoi.

¹⁰La logique est également le nom du processus technique qui relie différents moments en une chaîne de pensée continue, c'est aussi le nom de cette méthode d'examen complémentaire qui veille à ce que l'exigence de détermination logique soit satisfaite, à ce que l'on ait démontré ce que l'on voulait démontrer. Plus cela peut être fait de manière convaincante, plus forte même sera la preuve apparente.

¹¹A la logique appartient la démonstration de l'illogique. La réfutation réelle consiste à démontrer le caractère fallacieux des idées ou le manque de solidité objective des conclusions.

¹²Nombreux sont ceux qui pensent qu'une réfutation s'obtient par l'observation des contradictions formelles. Mais elles dépendent habituellement d'une formulation inadéquate, d'une négligence dans l'expression linguistique, d'une exploitation insuffisante des données. Mais elles ne comportent pas forcément une erreur factuelle ou une inexactitude dans le raisonnement. Des affirmations contradictoires trouvent parfois leur validité dans la limite qu'elles se donnent réciproquement. C'est cette relativisation qui justifie souvent les paradoxes.

¹³La « réfutation » la plus courante est obtenue en partant d'autres conditions et d'autres suppositions, par une critique émanant d'autres points de départ. En utilisant cette « méthode » on peut tout « réfuter ».

¹⁴Il n'existe pas d'antinomies de la raison comme le prétendait Kant. Même la dialectique thèse–antithèse–synthèse de Hegel dépend soit d'une ignorance objective et de là d'hypothèses contradictoires possibles, soit d'une confusion de l'absolu ou du relatif, soit encore d'une confusion entre l'expression logique et linguistique. Nous nous exprimons à l'aide d'affirmations absolues au lieu d'utiliser des affirmations relatives. Si le langage disposait d'une quantité de relativismes facilement utilisables, l'absence de relativisation s'avérerait dépendre de l'ignorance objective. Sans doute le formalisme logique a-t-il retardé la compréhension de l'importance générale de la relativité. Le critère de la raison est la réalité. La contradiction implique le malentendu, l'ignorance. La raison est pleine de contradictions du fait de l'exploitation erronée du contenu de l'intellect. Si le subjectif et l'objectif se contredisent, la faute en est au subjectif. Notre subjectivité combinée à notre ignorance objective fait que la réalité nous apparaît illogique, tout comme la logique d'une connaissance plus profonde semble parfois illogique à la logique plus simple de l'ignorance.

¹⁵Enfin, quelques mots sur la logique des proverbes, ces proverbes qui constituent un abêtissant « trésor de sagesse hérité de nos pères ». Ils représentaient les premières tentatives de la pensée primitive pour former des théories. Ils sont encore utilisés par des esprits simples comme des arguments logiques, justifiant l'exactitude de toutes sortes d'affirmations. Ce sont des généralisations bien trop larges qui peuvent s'appliquer n'importe comment et démontrer tout ce que l'on veut démontrer ; ainsi ils démontrent trop et, de ce fait, rien du tout.

1.29 La critique

¹La critique est une méthode de recherche scientifique. Cette critique est l'analyse objective, factuelle, impersonnelle du contenu de la connaissance. En tant qu'amélioration constante des constructions de la pensée par la raison, la critique est une exigence incontournable de la raison.

²La critique est une défense du droit de la raison vis-à-vis de toute prétention dogmatique. Toute notre vie intellectuelle déborde de fictions, de dogmes de toutes sortes, non viables et hostiles à la vie. Des dogmes existent dans tous les domaines de la pensée humaine. Ainsi il y a des dogmes religieux, moraux, politiques, scientifiques, philosophiques. Les dogmes sont le contraire de la liberté intellectuelle et contrarient l'effort de pensée libre et correcte. On peut appeler dogme une construction de la pensée dont on a déclaré qu'elle valait à tout jamais, qui ne peut être mise en doute ni contrée, ou que l'on maintient bien qu'elle ait de toute évidence fait son temps. C'est lorsqu'on étudie la multitude de constructions de pensée qui, à travers le temps, ont été successivement admises puis rejetées que la nécessité de la critique apparaît le plus clairement. Ce serait une tâche fructueuse d'examiner combien de temps ces points de vue, ces théories et hypothèses « infaillibles » ont tenu en moyenne. Naturellement, dans une telle entreprise, il faudrait écarter celles dictées par la crainte ou par le désir et qui ont de ce fait satisfait à des exigences émotionnelles. Elles sont essentiellement irrationnelles et, par là même, intellectuellement « inattaquables ». Pour plus de quatre-vingt-dix-neuf pour cent des autres, un examen critique incessant a pu démontrer qu'il s'agissait de constructions erronées.

³La raison critique factuelle distingue entre croyance, opinion, appréhension et savoir, ainsi qu'entre supposition et connaissance.

⁴La croyance est une conviction incorrigible que le sentiment rend absolue, une opinion admise aveuglement, sans perspicacité ni compréhension. La croyance est un dogme établi pour tous les temps à venir, que l'on ne peut mettre en doute ou examiner. La croyance est inaccessible à la raison ; c'est l'ennemie de la raison et de la critique. Le monde entier est rempli de fous qui croient. On peut tout croire. Toutes les erreurs sont défendues par le fait

qu'on y croyait. Plus de quatre-vingt-dix pour cent de ce en quoi l'on croit serait rejeté si les gens apprenaient à différencier ce qu'ils savent de ce qu'ils ne savent pas.

⁵Une opinion n'est pas un savoir. « Peu de gens pensent mais tous veulent avoir des avis. » Ils veulent avoir des avis tout prêts sur le plus grand nombre de choses possibles afin de savoir ce qu'ils doivent croire et dire. Ce sont ces détenteurs d'avis qui constituent « l'opinion publique » avec ses fictions, ses opinions, ses suppositions, ses conjectures, ses prétendus faits, ses hypothèses vieilles et ses théories, son savoir fragmentaire et ses jugements de valeur subjectifs.

⁶L'appréhension est la maîtrise des données de la pensée selon un processus logique progressif ou selon l'organisation d'un savoir non systématisé aboutissant à une science. Il n'est pas nécessaire que cela ait quelque chose à voir avec la connaissance. La logique et le sens de la réalité n'ont rien en commun. Le logicisme place l'inférence au-dessus des faits et voit dans l'absence de contradiction la preuve d'infailibilité. Mais la raison est un instrument utile à l'exploitation des faits et non un critère de vérité.

⁷Le savoir n'est pas une garantie de connaissance. Le savoir, ce sont des manières de voir, des faux faits, des faits réels, des hypothèses, des théories, etc., acquis méthodiquement ou systématiquement ordonnés. Autrefois, le savoir était placé au-dessus de la connaissance. Le savoir donnait la « clarté ». Il n'avait pas besoin de s'occuper de la connaissance de la réalité. Car la réalité n'était qu'une grande illusion. La certitude logique était la seule chose essentielle. Il existe encore des disciplines qui s'occupent principalement de fictions.

⁸La supposition appartient à la méthode critique. La supposition est toujours une issue de secours, quelque chose de provisoire. Le croyant et celui qui doute, le dogmatique et le sceptique sont tous dénués de sens critique. L'homme critique étudie tout ce sur quoi il veut avoir une connaissance ou s'abstient par principe d'avoir un avis quelconque. Il part du principe que le savoir est une étape préliminaire nécessaire à la connaissance et qu'il en a besoin pour s'orienter (c'est le sable qu'il faut laver pour trouver la pépite d'or) et qu'il peut avoir une validité relative. Il attend avant d'émettre un jugement final que les nouveaux faits en question soient exclus.

⁹La connaissance, c'est la connaissance de faits et elle est constituée de faits systématisés, définitivement établis. Les faits relatifs aux sciences naturelles sont tirés de la réalité matérielle, ceux de la psychologie de la réalité de la conscience. La connaissance donne la perspicacité, qui est la capacité de jugement du sens de la réalité en ce qui concerne la connaissance. La perspicacité apparaît dans l'exactitude de la prédiction de même que dans l'application technique sans faute.

¹⁰Il existe deux sortes de critique, l'une positive, l'autre négative.

¹¹La critique positive veut atteindre un résultat positif. Elle veut avoir perspicacité et clarté, si possible acquérir des idées, capter tout ce qu'elle peut. Elle cherche à comprendre l'idée de l'auteur et, pour ainsi dire, à aider l'auteur à concilier des contradictions apparentes. Elle reconnaît volontiers les mérites.

¹²La critique négative est la plus courante. Elle veut « critiquer », renvoyer, rejeter. Cette sorte de critique est la critique de la pensée émotionnelle, le rejet dogmatique sous l'apparence de critique valable. Seuls ceux qui sont dépourvus de sens critique la considèrent comme « réfutation ». La pensée émotionnelle n'a pas le droit de s'exprimer devant le forum de la raison critique. Toute prise de position négative est dépourvue de sens critique. Elle a également un effet répressif sur l'intellect. Critiquer n'est pas difficile. Chaque lecteur qui en a l'intention peut le faire. Le dogmatisme et le scepticisme appartiennent tous les deux à la pensée émotionnelle.

¹³Il est important que nous ne nous limitons pas à ce qui a été exploré, que nous ne rejetions pas une seule idée sous prétexte qu'elle nous paraît étrangère, improbable ou inutile. Il est important d'examiner toute nouvelle possibilité de connaissance. Nous en savons trop

peu pour nous permettre de négliger la moindre opportunité d'élargir notre domaine de connaissance. Pour la plupart des gens, tout ce qui est nouveau et inconnu semble improbable à première vue. Les gens doivent pour ainsi dire s'habituer à la nouvelle conception, peu importe qu'elle soit correcte ou pas. A force de martelage continu, même des absurdités deviennent peu à peu familières, habituelles et dans une certaine mesure probables ou justes. La plupart des gens veulent entendre uniquement ce qu'ils reconnaissent. Ceux qui se considèrent comme critiques ne veulent admettre que ce qui s'adapte à leur ancienne façon de se représenter les choses. Un peu de réflexion devrait leur signaler que si le monde de leurs représentations est si juste, alors ils devraient être proches de l'omniscience. Celui qui a cessé de profiter de ce qu'il y a de connaissance dans ce qui s'oppose à son propre système de pensées se retrouve captif dans la prison de sa propre pensée et a mis un terme à son développement intellectuel.

¹⁴Toutes les superstitions abandonnées, toutes les hypothèses mises au rebut ont un jour été déclarées vérités par des autorités. De tous temps, dans tous les domaines, des autorités ont avec une certitude absolue déclaré la vérité la plus récente comme étant la vérité définitive.

1.30 Qu'est-ce que la vérité ?

¹Pour la plupart des gens, la vérité c'est ce qu'ils veulent croire. D'un point de vue rationnel, la vérité est la conformité de la pensée avec la réalité, c'est-à-dire la connaissance de la réalité. La vérité dans son ensemble, la connaissance totale de toute la réalité, est l'objectif final de la recherche.

²L'emploi abusif du mot vérité a naturellement entraîné la confusion des concepts; ainsi au nom de la clarté, il devient nécessaire de différencier de multiples sortes de vérités. Certaines d'entre elles sont énumérées ci-dessous :

- Vérités des sciences mathématiques
- Vérités des sciences expérimentales
- Vérités des sciences descriptives
- Vérités des sciences spéculatives
- Vérités historiques
- Vérités politiques
- Vérités de l'opinion publique
- Vérités religieuses
- Vérités personnelles

³Dans l'acceptation des vérités, différents niveaux d'intelligence, si l'on peut dire, peuvent être distingués : depuis le niveau qui se caractérise par l'acceptation de tout ce qui se dit jusqu'à la plus haute capacité critique.

⁴Au plus bas niveau se trouve l'acceptation sans esprit critique. On croit à quelque chose parce que quelqu'un l'a dit ou qu'on l'a « lu dans le journal ». On y croit parce que cela paraît attrayant et sensé. On y croit parce que l'autorité semble sympathique et inspire confiance. On y croit parce que d'autres y croient. D'un point de vue logique, la foi en l'autorité est une régression à l'infini : A le croit, parce que B l'a dit ; B le croit parce que C l'a dit et ainsi de suite à l'infini. La foi en l'autorité et le mépris de l'autorité sont également dogmatiques. Bien entendu, les jugements n'ont aucune valeur sans expérience directe ou sans examen personnel de la chose. Au plus haut niveau se situe l'exigence scientifique de la démonstration expérimentale ou de la preuve de tous les faits que l'on peut constater.

⁵Concernant le jugement, on a voulu différencier les concepts de possibilité, de probabilité et de réalité. La probabilité quantitative n'est qu'une formule de fréquence mathématique, la limite d'une fréquence relative. La probabilité va logiquement de pair avec la possibilité et

elle est en outre une tentative peu claire pour donner à une expérience insuffisante une certaine valeur de réalité ou pour introduire une gradation entre ce qui est rationnellement défendable et ce qui est réellement rationnel. La probabilité devrait être la possibilité qualifiée, c'est-à-dire la possibilité avec son bien fondé, la supposition basée sur certains faits, aussi insuffisants soient-ils.

⁶Concernant les vérités personnelles, appelées aussi vérités pragmatiques, vérités de la vie, leur utilité, leur valeur émotionnelle, leur valeur dans la vie sont prépondérantes. Cette sorte de vérité subjective (éventuellement aussi collective) a été parfois confondue avec le concept de vérité de l'épistémologie. Selon Schopenhauer, la plupart des gens cherchent dans la philosophie non pas une connaissance de la réalité, mais une preuve ou une défense de leurs convictions personnelles, de leurs systèmes de croyance déjà formés.

⁷Tout ce qui offre une certitude est qualifié de vérité. Pour juger la vérité, on doit par conséquent pouvoir toujours étudier plusieurs sortes de certitudes. On peut diviser la certitude en certitude absolue, certitude objective et certitude subjective d'une part, et en certitude du sentiment, certitude de l'intellect et certitude de la raison d'autre part.

⁸Des exemples de certitude absolue sont fournis par les démonstrations mathématiques et déductives. Elles ne démontrent que ce que l'on sait déjà.

⁹L'expérience de la réalité matérielle donne une certitude objective car cette réalité donne à la raison son contenu de réalité. Sans expérience, la connaissance exacte est impossible. Même les mathématiques seraient impensables sans des axiomes empiriques. La géométrie est faite de relations spatiales obtenues à partir d'abstractions. Ces relations sont résumées en un nombre important de propositions dont l'exactitude est démontrée par référence à des propositions toujours plus simples, jusqu'à ce qu'on atteigne des propositions qui ne peuvent être démontrées, les axiomes. En élaborant une nouvelle géométrie, sans contradictions et parfaitement utilisable, Lobatchevsky démontra que la géométrie n'est pas une science a priori et que les axiomes euclidiens ne sont nullement les seuls exacts. L'expérience donne une certitude objective grâce à la découverte des lois de la nature. Sans expérience, la représentation que l'on forme peut être une fiction. Celui qui ne teste pas son jugement dans l'expérience objective, ne bénéficie pas de la plus grande certitude possible quant à l'exactitude de son jugement. Les vérités des sciences descriptives sont des exemples de la certitude objective justifiée. Qu'une grande partie de la réalité se trouve en dehors de l'expérience objective, peut-être même en dehors de la possibilité d'une telle expérience, ne réduit nullement l'exigence de l'expérience comme critère essentiel de vérité. Si l'on renonce à cette exigence, il n'y a plus de garantie pour que ce qui est donné comme réalité le soit effectivement.

¹⁰Croyance et supposition offrent une certitude subjective. La croyance est l'acceptation aveugle d'une opinion par le sentiment et son adhésion à cette opinion, indépendamment de sa rationalité. La croyance est immuable et interdit la critique. La supposition est fondée sur des arguments rationnels, elle ne vaut que jusqu'à nouvel ordre, jusqu'à ce qu'une nouvelle hypothèse plus rationnelle apparaisse, elle implique une critique rationnelle et écarte la pensée émotionnelle et la dogmatisation.

¹¹La certitude émotionnelle est individuelle et dénuée de toute valeur d'objectivité. Naturellement le sentiment conçoit sa certitude comme absolue. Il n'existe pas de distinction entre possibilité et réalité pour le sentiment qui tout simplement décide de ce qui doit être vrai.

¹²La certitude de l'intellect est incomparablement plus fiable que la certitude de la raison. La certitude de l'intellect est l'expression de sa propre expérience, tandis qu'au contraire, la certitude de la raison peut reposer sur des fictions, des dogmes, des hypothèses. La certitude dogmatique peut, d'un point de vue objectif, être considérée comme certitude improbable et

certitude erronée. Des exemples de la première sont offerts par la théorie politique, l'opinion publique, la manière de voir traditionnelle. Les superstitions appartiennent à la seconde.

¹³La nécessité ou le caractère d'inévitable peuvent être absolus, objectifs et subjectifs. La nécessité absolue existe dans la loi de la pensée. Partout où il y a en outre nécessité absolue, son caractère d'inévitable dépend du « cela est cela » de la pensée, comme dans le cas des démonstrations mathématiques. Les lois de la nature offrent des exemples de l'inévitabilité objective. Un exemple de nécessité subjective (« psychologique ») est le déterminisme : l'action est déterminée par le motif le plus fort.

¹⁴Pour les hommes, la voie de la vérité est en gros le chemin des erreurs écartées. La vérité est ainsi ce qui demeure une fois que toutes les erreurs ont été commises. Pratiquement chaque erreur a été qualifiée de vérité à un moment ou à un autre.

¹⁵Dans le cas des autres sciences, les gens comprennent qu'ils doivent acquérir la connaissance des faits nécessaires avant d'exprimer leurs opinions. Mais, dans le cas de la philosophie, ils se croient autorisés d'emblée à porter des jugements sur les problèmes les plus difficiles à résoudre.

1.31 L'intellect et la raison

¹L'intellect est objectivité. La raison est subjectivité. L'intellect est l'expérience immédiate, directe, spontanée de la réalité, la réalité de la matière autant que celle du mouvement et de la conscience. Le contenu de l'intellect ce sont les faits de la réalité. La raison est l'instrument de l'exploitation du contenu de l'intellect. Par l'intermédiaire des perceptions sensorielles l'intellect est objectivement déterminé, immédiatement déterminé par la réalité matérielle. Les élucubrations des cerveaux malades ne sont pas des perceptions sensorielles mais des constructions mentales. L'erreur des subjectivistes est la subjectivisation des expériences de l'intellect qui s'y identifie. Chez les animaux, l'intellect domine. Leur capacité d'existence, leur supériorité souvent manifestée à percevoir la réalité (vue, ouïe, odorat, toucher plus aigus) suffisent en effet à prouver la primauté de l'intellect.

²La raison, c'est la faculté de représentation (souvenirs), de réflexion, d'abstraction (concept), de déduction, de jugement (construction) et de systématisation.

³Les représentations peuvent être divisées en deux groupes : les représentations de réalité et les représentations de construction. Une représentation de réalité est le rendu d'une réalité vécue, de ce qui a été perçu par l'intellect. Une représentation de construction est une construction de notions plus ou moins fictives, de constructions imaginaires.

⁴Les concepts sont de deux sortes : les concepts de réalité et les concepts de construction. Un concept de réalité est un aperçu sommaire de représentations de réalité intercorréliées appartenant à un certain groupe unitaire. Les concepts de construction sont d'innombrables sortes, des plus réels aux plus fictifs. Les concepts de construction incluent les concepts d'abstraction, construits à partir de qualités, particularités, caractéristiques plus ou moins fondamentales, démontrables, d'une certaine représentation ou d'un certain groupe unitaire de représentations. La construction devient irréalité s'il y a un seul déterminant fictif. Les concepts de construction incluent naturellement tous les concepts dont les représentations de réalité sont vagues, absentes ou plus ou moins oubliées. Beaucoup « pensent » avec des mots auxquels ont été rattachées des désignations nébuleuses et conventionnelles. Les principes sont des concepts de construction, sont comme des concepts de concepts, des abstractions d'abstractions. Ils peuvent même être appelés concepts d'unité, de résumé ou de système.

*

⁵Grâce à l'activité de l'intellect se développent chez l'enfant automatiquement, dès la première année de sa vie, les représentations « instinctives » exactes d'une quantité de qualités de la réalité matérielle, lesquelles, grâce à l'activité de la raison, seront plus tard

transformées en concepts. L'automatisme de l'intellect est le processus mécanique principalement instinctif, l'un des nombreux processus qui se déroulent constamment dans le subconscient, qui transforme la multiplicité éprouvée en ces unités de conception qui rendent possible l'activité de l'intellect ou la facilitent. Chez les philosophes, ces unités ont conduit à la distinction entre ce qui est logiquement primaire et ce qui est psychologiquement primaire. A un stade supérieur du développement de la raison, cette activité correspond à la conception des idées qui est aussi un processus qui trouve des unités.

⁶La conception de l'espace, par exemple, s'élabore en observant des formes de la matière et la conception du temps en observant différentes sortes d'intervalles de temps. En tant que concept mathématique, l'espace est construit par les déterminations des trois dimensions, tout comme les autres concepts mathématiques de base sont construits à partir des éléments empiriques qu'offre l'intellect.

⁷L'intellect fournit les conditions nécessaires, les données de réalité pour décrire la réalité ou constater des faits. L'exploitation de ce matériel est effectuée par la raison au moyen de la réflexion. Si le résultat n'est pas correct, la responsabilité en incombe à la raison et non à l'intellect. L'intellect observe la course du soleil dans le ciel. L'explication de la raison selon laquelle c'est parce que le soleil se meut pendant que la terre demeure immobile, est fautive. Certaines réfractions de lumière déroutantes (« contradictions optiques ») sont corrigées par l'intellect si l'on poursuit l'observation. Les explications exactes de la raison sont généralement venues beaucoup plus tard. La raison puise dans l'intellect toutes les données de la réalité et de la connaissance. La raison est notre capacité à élaborer, à élucider et à construire. L'examen complémentaire apporte toujours la preuve de la justesse de l'intellect. Nos erreurs commencent avec l'élaboration par la raison, avec les hypothèses, les théories et toutes les autres explications.

⁸Les subjectivistes ont commis l'erreur fondamentale de vouloir faire de la perception objective de la conscience quelque chose de subjectif. La pensée est le subjectif et se charge de tout ce qui est subjectif. Dès que l'on parvient par un tour de passe-passe à transformer l'objectif en subjectif, la pensée est souveraine et la voie est ouverte aux fantaisies subjectivistes telles que : seule la conscience existe, tout doit son existence à la conscience. Le subjectivisme se concentre trop sur la conscience à l'exclusion du reste comme si elle était uniquement subjective ; il ne distingue pas entre la détermination subjective et la détermination objective de la conception de la conscience. La conscience peut être déterminée subjectivement ou objectivement. La conscience est déterminée objectivement par la réalité matérielle. La réflexion est déterminée objectivement lorsque la pensée s'en tient à l'expérience de la réalité matérielle.

1.32 La réalité

¹La réalité est constituée des trois absolus suivants, donnés en direct et évidents : la matière, le mouvement (force, énergie) et la conscience. Ils sont les bases explicatives ultimes de toute chose. Ils s'expliquent eux-mêmes par leur façon d'être et ne peuvent être expliqués davantage, seulement être constatés par tous. Ni le dualisme ni le parallélisme psychophysique ne peuvent expliquer le cours d'événements car il manque à leur système l'énergie nécessaire.

²Les sciences naturelles et physiques, notre source de connaissance objective, et la technique ont suffisamment démontré (le fait que des preuves supplémentaires soient nécessaires atteste parfaitement combien les subjectivistes sont parvenus à désorganiser la pensée) que la réalité visible et même invisible, explorée seulement en partie à ce jour, est une réalité matérielle. Il n'existe pas la moindre raison de douter que la partie encore inexplorée soit quelque chose d'autre. Que l'invisible puisse aussi être de la matière fut naturellement contesté par les subjectivistes. Ils ont accepté la supposition traditionnelle selon laquelle, du

fait que la réalité matérielle était visible, la réalité invisible (« la base ») devait être autre chose et donc subjective.

³Que l'on ait éprouvé tant de mal à identifier les trois réalités données en direct dépend d'une part du fait que ce qui est évident est le plus difficile à découvrir et d'autre part du fait que les théories des subjectivistes ont égaré et obscurci la capacité de jugement. Pour les anciens qui appréhendaient la réalité telle qu'elle est donnée en direct, ce que l'on appelle le problème épistémologique de la réalité ne constituait pas un problème, ce qu'assurément il n'est d'ailleurs pas. Les philosophes qui travaillent exclusivement sur la raison finissent par devenir imperceptiblement subjectivistes. Ceux qui n'utilisent pas en permanence l'intellect comme critère de vérité risquent de s'éloigner toujours plus de la réalité. Le seul critère de vérité, ce sont les faits de la réalité. Le mépris de la scolastique à l'égard de l'intellect a entraîné une totale désorientation. Les théories et les fictions finissent par devenir évidentes et inévitables. Ceux qui étudient la philosophie sont en outre poussés à adhérer au subjectivisme par le pouvoir du mot sur la pensée, puisque les termes philosophiques courants ont été inventés par des subjectivistes.

⁴La philosophie subjectiviste débute par le doute dogmatique face à la réalité donnée, le plus évident de tout ce qui est évident, les objets matériels. Admettre leur existence avant que la philosophie ne l'ait autorisé est qualifié par les subjectivistes de « réalisme dogmatique » !! Il faut tout d'abord escamoter la réalité matérielle. On fait cela en déclarant la philosophie « inconditionnelle ». Puis on fait réapparaître la réalité comme un pur produit de la conscience. Il faut démontrer la réalité de la réalité (! !) et prouver que l'absolu est absolu (! !). Pour éviter les difficultés construites à base de chimères par des cerveaux malades ou à base de fictions idiotes par des cerveaux sous-développés, les subjectivistes admettent les constructions insensées des cerveaux surcultivés des philosophes. Les subjectivistes appellent cela la « raison critique ».

⁵La philosophie n'est pas plus inconditionnelle que n'importe quoi d'autre. Elle doit partir de la réalité donnée en direct. Sa fonction consiste à nous procurer la connaissance de cette réalité. Les subjectivistes ne peuvent le faire, ils ne peuvent que l'escamoter. Ils remplacent la réalité ou l'évidence par leurs fictions arbitraires, construites de telle manière qu'elles en deviennent souvent incompréhensibles.

⁶Si la réalité objective n'était qu'une réalité subjectivement déterminée, il n'y aurait pas de réalité objective, et la connaissance objective serait impossible. Si la connaissance des objets de la réalité matérielle n'était pas donnée en direct, la connaissance des objets extérieurs, ou mieux, la connaissance en général serait impossible. Si la conscience était la pure subjectivité, la reconstruction subjective de la réalité matérielle rendrait la connaissance illusoire. Sans confrontation permanente avec la réalité matérielle, les concepts que nous avons tirés de cette réalité perdraient bientôt leur contenu de réalité. La subjectivité ou l'objectivité de la conscience sont déterminées par le contenu de la conscience. Lorsque la conscience observe la réalité matérielle, son contenu est objectif. Lorsque la conscience est remplie de représentations abstraites (concepts), de sentiments, etc., son contenu est subjectif. La conscience peut être simultanément objective et subjective.

⁷La réalité est telle que l'intellect la perçoit. Nous n'avons aucune raison d'abandonner la perception de la réalité par l'intellect. Si nous le faisons quand même, la réalité peut être gâchée et falsifiée pour donner pratiquement n'importe quoi. C'est ce qu'on a fait. Aucune absurdité n'a été laissée de côté dans l'effort de faire de toute réalité un pur produit de la conscience. Pour les subjectivistes, la matière est une abomination qu'il faut dénoncer par tous les moyens. La perception de la réalité par l'intellect doit être déclarée exacte aussi loin qu'elle s'étende. Les sciences naturelles et physiques montrent que les objets matériels contiennent beaucoup plus que ce que l'intellect peut percevoir en direct. Mais ceci ne réfute en rien la perception par l'intellect. Ce qui s'ajoute grâce aux découvertes répétées de la

recherche sur les qualités inconnues de la matière accroît notre connaissance des objets. La matière est la base d'explication nécessaire de la réalité objective. La matière est absolue. Si les qualités de la matière étaient des catégories dans la conscience – tentative absurde d'explication soutenue par les subjectivistes – nous n'aurions pas besoin de les découvrir via les sciences naturelles et physiques ; des perceptions sensorielles contradictoires ne pourraient être réconciliées ou expliquées par la poursuite de recherches objectives ; les divergences des conceptions individuelles seraient encore plus importantes ; la certitude indubitablement la plus forte de toutes, la certitude objective obtenue grâce aux résultats expérimentaux définitivement établis, ne fournirait en fait aucune certitude.

*

⁸Les subjectivistes se rendent coupables de plusieurs erreurs de pensée fondamentales dans leurs tentatives pour construire le problème épistémologique de la réalité. Ils s'efforcent de dénoncer la réalité matérielle donnée en direct et sans intermédiaire à la conscience. Ils nient également l'existence objective de la réalité matérielle objectivement donnée. Ils formulent l'exigence absurde selon laquelle la réalité, pour pouvoir être appelée réalité, doit être démontrée comme existante de façon logique, c'est-à-dire que l'on doit pouvoir démontrer que l'absolu est absolu. L'absolu est toujours donné en direct et ne peut être démontré; on ne peut que constater qu'il s'agit d'une réalité donnée en direct.

⁹Le subjectivisme est soit logiciste soit psychologiciste. Le logicisme veut expliquer la réalité de manière logique, comme si elle était un produit de la logique. Le concept de la réalité est cependant un collectif : le résumé des diverses sortes de réalités, qu'elles aient été perçues en direct ou constatées par la recherche. Le psychologicisme tente de trouver l'explication par une étude psychologique des perceptions sensorielles, ce qui aboutit naturellement à chercher à démontrer que la réalité objective matérielle est constituée de perceptions sensorielles subjectives. Ce faisant, toutefois, ils ne peuvent expliquer les nouvelles qualités de la matière que la science moderne découvre pratiquement quotidiennement grâce aux instruments. Ils ne peuvent pas non plus expliquer l'existence réelle des objets, indépendamment de la conscience. Les objets ne sont pas plus inhérents à la conscience qu'à une plaque photographique. Toutes les tentatives du subjectivisme pour subjectiver ce qui est donné objectivement ont échoué parce que, absurdes, elles devaient échouer.

¹⁰La façon dont un objet physique devient perceptible, à travers des processus dans les cellules nerveuses et cérébrales, est un problème physiologique que les psychologicistes peuvent tenter de résoudre. Ce n'est pas un problème épistémologique. Les objets sont ce qu'ils sont et rien d'autre. L'intellect perçoit les objets physiques en vertu de la loi de l'identification ou de la pensée, cela est cela. L'affirmation selon laquelle « nous ne voyons pas l'objet tel qu'il est » est erronée du point de vue logique ou factuel, bien que les psychologicistes aient leur théorie sur les vibrations de la lumière. Dans la question de savoir si les objets sont ce qu'ils paraissent être, on a déjà introduit insidieusement la notion d'apparence. D'un point de vue logique, les objets de la réalité matérielle sont donnés en direct et ceci ne peut être à l'origine d'un problème logique. Les faits sont les faits et ils ne peuvent être ni dénoncés ni « réfutés » par des théories, ce que les philosophes ont toujours cru. Aussi longtemps que la réalité, plutôt que d'être vécue, sera interprétée au moyen de théories et de démonstrations logiques, le subjectivisme, tant logiciste que psychologiciste, déroutera le sens de la réalité.

¹¹Le subjectivisme débuta avec Locke qui eut l'idée saugrenue de prétendre que, grâce à un examen psychologique de la connaissance obtenue objectivement, on pourrait en fixer l'exactitude objective et la solidité logique. Cette idée devait faire dévier les philosophes à partir de 1690. Aucun d'eux avant Hedvall, en 1906, ne reconnut l'erreur fondamentale qui

consiste à transformer la réalité matérielle en « psychologie ». Cette fiction hante toujours les esprits. Mais les objets ne sont pas des perceptions sensorielles et seule la recherche dans le domaine des sciences naturelles et physiques peut nous en fournir une connaissance sérieuse et approfondie.

¹²La division de la réalité en qualités primaires et secondaires selon Locke, la division de Kant en phénomènes et choses en soi, sont de fatales erreurs. Locke partait du fait connu que la perception de certaines qualités de la matière peut varier et, chez quelques rares individus, dévier de la normale. Il pensait de ce fait être en droit de tirer la conclusion selon laquelle les couleurs, les sons, les odeurs, etc., étaient conditionnés subjectivement. Même si cet état de choses peut à certains égards se révéler exact, car des perceptions divergentes peuvent dépendre d'un défaut des organes de perception, il est faux en tous cas de tenter de déposséder la matière des qualités correspondantes parce qu'elles sont perçues différemment selon les individus. Pour défendre cette supposition erronée, Locke commit l'erreur fatale de différencier des qualités primaires et secondaires dans la matière. Les primaires seraient celles que tout le monde perçoit de la même façon, les secondaires celles que l'on pourrait percevoir différemment. Les primaires devaient être considérées comme objectives, les secondaires comme subjectives. C'est cette théorie épistémologique erronée qui suggéra aux successeurs d'élaborer une construction de la subjectivité absolue. Après qu'on eut commencé par déclarer qu'une partie des qualités de la matière étaient uniquement des conceptions subjectives de l'individu, il en résulta naturellement que la matière était privée de toutes ses qualités, jusqu'à ce que Kant voit la matière comme une chose dénuée de qualité (!!) dont on ne pouvait rien connaître, et que Fichte la considère déjà comme une hypothèse superflue (!!). Kant commit en outre l'erreur d'établir une distinction fondamentale entre les qualités visibles des objets et leurs qualités inexplorées. C'est uniquement grâce à des fictions et des constructions insoutenables que Kant parvint à éviter la conclusion logiquement nécessaire d'après sa supposition erronée, à savoir que nous ne pourrions rien connaître de ce qui est justement la base et le critère objectifs de notre connaissance : les objets eux-mêmes.

¹³A propos de Kant, qui fut à la base et à l'origine du travail des subjectivistes qui furent ses successeurs immédiats, il faut ajouter que, plus que n'importe quel autre, il a contribué à désorienter la philosophie. Kant constitue la meilleure preuve du fait que, sans la connaissance (faits établis par la recherche), l'acuité et l'art de l'inférence logique ne produisent que des constructions insoutenables ou déroutantes.

¹⁴Enfin, quelques mots sur le travail d'un philosophe peu connu, Karl Hedvall, du cercle appelé les « philosophes d'Uppsala ». Avant tout le monde (en 1906), il montra que la perception immédiate, non réfléchi, de la réalité par l'intellect est la seule qui soit exacte. Mais que, malheureusement, l'intellect a la grande faiblesse d'être sans défense face aux théories de la raison. Cette révélation immédiatement évidente marqua une nouvelle époque dans l'histoire de la philosophie et provoqua une révolution de la pensée en établissant de façon claire le fait que le subjectivisme est logiquement insoutenable et factuellement erroné.

1.33 Les limites de la connaissance

¹Il nous reste encore beaucoup de chemin à parcourir avant d'atteindre à l'omniscience. La technologie, les sciences appliquées de la recherche dans le domaine de la nature, est le premier critère de notre connaissance de la réalité. Le deuxième critère est la prévision infaillible. Il nous reste encore beaucoup à faire avant que nous puissions prévoir tout ce qui va arriver. L'application montre ce que nous savons, la prévision montre surtout ce que nous ne savons pas.

²Chaque nouvelle découverte scientifique repousse les limites de la connaissance. Plus nous découvrons, plus s'accroissent notre perspicacité et notre compréhension des limites ou de la

relativité de notre connaissance. Si nous en savons suffisamment, la vie nous paraîtrait comme une série de nécessités et non comme une suite infinie de hasards.

³Le sage doit toujours donner raison à Socrate. L'oracle l'avait désigné comme l'homme le plus sage de Grèce. « L'oracle a raison », dit Socrate, « car je suis le seul en Grèce à savoir que je ne sais rien (de ce qui vaut la peine d'être su) ». Si nous ne connaissons qu'une fraction de la réalité, alors nous ne savons rien de la totalité en tant que totalité. Et avant de savoir cela, nous ne savons pas. Que nous sachions beaucoup sur la fraction est une toute autre affaire. Les domaines de connaissance très élaborés nous montrent quotidiennement leurs limites, ils nous montrent à quel point nous savons peu. La vie est encore un problème non résolu, une quantité immense de problèmes non résolus.

1.34 La vision du monde et de la vie

¹La première chose que nous découvrons est la réalité matérielle. C'est relativement tard que nous commençons à découvrir l'existence et l'importance de la conscience. Elle est si grande que nous sommes facilement amenés à la surestimer.

²Du point de vue psychologique, nous menons une vie subjective. La conscience est son propre monde. Les sentiments et les pensées constituent le contenu de ce monde subjectif qui a une existence et une valeur subjectives.

³La plupart des gens mènent une vie émotionnelle. Ils se satisfont d'une orientation de la raison la plus simple possible pour assurer leur subsistance. Ceux qui commencent à réfléchir sur la vie acquièrent ainsi des idées et commencent à mener une vie subjective autoconsciente. Ils se doutent bien peu qu'ils ont ainsi pénétré un monde inexploré de la conscience tout aussi subjectivement réel que le monde matériel est objectivement réel.

⁴La compréhension même du fait que, du point de vue psychologique, c'est la conscience qui est notre moi et ce qui observe la réalité, devrait suffire pour expliquer l'inévitabilité de la subjectivité. La critique du subjectif ne porte pas sur la subjectivité en tant que telle mais plutôt sur le subjectif arbitraire, le subjectif borné et suffisant ou sur la confusion entre subjectif et objectif.

⁵Dans ses expressions particulières le subjectif est individuel et dans ses expressions générales il est collectif. C'est la totalité de cette subjectivité collective que nous appelons culture. L'objectivité conduit à la science avec la technologie et à une civilisation qui est tout à fait compatible avec la nature primitive subjective et le manque de culture.

⁶C'est à ce monde de subjectivité, de fiction, qu'ont appartenu tant de philosophes, même si eux-mêmes ne l'ont pas compris. Dans ce monde, ils ont découvert un terrain pour leur imagination et ont offert à l'humanité des trésors d'idées d'une valeur et d'une beauté durables.

⁷Le monde de la pensée est rempli d'idées d'une valeur relative. De temps à autre, la pensée effectue l'inventaire de son stock d'idées. S'il y a du désordre, la pensée s'efforce de ranger les idées selon une méthode unitaire, et construit de ce fait un système. Le système est donc la façon dont la multiplicité des idées forme un tout rationnel. Le système est une méthode pédagogique pour parvenir à une vue d'ensemble ordonnée selon des possibilités de regroupement inhérentes à l'objet lui-même. Le système remplit sa fonction en permettant une vision d'ensemble claire et en offrant une orientation rapide. Le système est remplacé par un nouveau système dès que des idées qui se surajoutent ne peuvent s'insérer dans l'ancien système.

⁸Une vision du monde ou de la vie est un tel système. La vision du monde est un résumé des connaissances de la réalité matérielle et constitue la base de la vision de la vie. La vision de la vie est un résumé de l'attitude plus ou moins rationnelle de l'homme face à la vie – son sens et son but – et face aux hommes et aux phénomènes humains. La vision de la vie inclut la conception du juste, c'est-à-dire ce que les hommes entendent de façon peu précise par la

morale. De sa vision de la vie, l'homme extrait les normes qui fixent ses valeurs et les positions à partir desquelles il va agir.

⁹Nous pouvons élaborer des constructions infaillibles. C'est ce que nous faisons en mathématiques, car dans ce domaine nous savons tout de ce que nous construisons. La vision du monde et de la vie ne peut avoir cette exactitude, ne peut fournir la même certitude même si les constructions de la pensée peuvent être façonnées jusqu'à présenter la même clarté. Cette clarté est cependant souvent trompeuse, ce que les systèmes philosophiques ont montré. Ils montrent combien il est difficile de penser conformément à la réalité, comment on élabore aisément des constructions erronées et comme il est difficile de libérer la raison des constructions subtilement assemblées, une fois qu'elles y ont été inculquées. Il est encore plus difficile, sinon impossible, d'éliminer des complexes émotionnels inoculés dans l'enfance. Les constructions de la pensée nous éloignent souvent de la réalité, et rendent plus difficile la compréhension de la réalité ou de constructions plus exactes que celles que nous avons déjà admises. Plus elles sont compliquées, perspicaces, profondes, plus cela demande d'efforts pour les appréhender et plus elles semblent difficiles à remplacer. L'expérience a montré que l'on agit sagement en se montrant un peu sceptique vis-à-vis des constructions compliquées car l'adéquation, la supériorité d'une construction vont de pair avec sa simplicité. La science aspire à la simplicité. Aussi surprenant que cela puisse paraître, ce qui est extrêmement simple, ce qui est quasiment évident, est ce qu'il y a de plus difficile à découvrir. Même les problèmes les plus difficiles peuvent finir par être formulés de façon si simple que celui qui est dénué de sens critique pense que c'était si évident que l'on n'avait même pas besoin d'en parler.

¹⁰Nombreux sont ceux qui disent pouvoir se passer de système. Tout comme l'on peut « penser » sans concept clair, on peut se débrouiller sans système clairement élaboré. Mais le résultat est le même dans les deux cas : manque de clarté, confusion, incertitude. Sans système solide, le sentiment est dépourvu de racines, la pensée émotionnelle dispose de plus de marge, l'individu devient plus facilement la proie de fictions et de psychoses. Le système a plus d'importance que la plupart des gens ne l'imaginent.

¹¹Tout système rationnel facilite l'appréhension de la réalité depuis le niveau de développement scientifique sur lequel il est construit. Dans le même temps, le système restreint évidemment la pensée et rend plus difficile pour la majorité le dépassement des limites du système. Mais les systèmes sont uniquement les limites provisoires de la recherche et ils s'annulent les uns les autres dans la mesure où la recherche progresse.

¹²La vision du monde devrait reposer surtout sur des faits indubitables et sur les résultats irrécusables de la recherche. La construction ne doit pas non plus être contraire à la perception directe de la réalité par l'intellect. Comme toute nouvelle hypothèse scientifique, chaque nouveau système doit pouvoir fournir des explications meilleures que les anciennes. Dans le cas de la vision de la vie, on doit pouvoir exiger la liberté de pensée, de sentiment et d'action dans les limites du droit des autres à disposer de la même irrépressible liberté.

¹³Pour ceux qui n'ont pas l'occasion ni la capacité de façonner de tels systèmes, de nouveaux systèmes doivent être construits dès que s'ajoutent de nouvelles idées dont il faut tenir compte. Peut-être un jour le système pourra-t-il se faire si général que les nouvelles idées n'auront pas nécessairement à déborder du cadre mais pourront s'intégrer dans le système. On obtiendrait ainsi une solidité permettant une conception générale et la compréhension serait facilitée, non seulement entre des individus contemporains mais aussi entre les différentes générations. Un tel système répondrait à un réel besoin et combattrait l'irrationalité et la superstition. Le fait que ceux qui souhaitent bénéficier d'une vision du monde et de la vie permettant de s'orienter, soient contraints de consacrer une bonne partie de leur vie à une chose qu'ils auraient pu apprendre à l'école est, pour une culture, une preuve de pauvreté intellectuelle. La plupart demeurent désorientés et leur besoin de clarté n'est jamais satisfait.

1.35 LA SCIENCE

¹Les sciences naturelles et physiques sont le savoir systématisé de la partie explorée de la réalité. Au sens propre du mot, la science est une recherche causale. L'hypothèse qui considère la partie explorée de la réalité comme seulement une fraction de la réalité totale est corroborée par le fait que de nouvelles découvertes scientifiques révolutionnent constamment la façon de voir plutôt que de confirmer les suppositions émises. A en juger par ce que nous savons, la plupart des choses restent encore à découvrir et à explorer. La plupart des lois sont encore découvertes comme par hasard ; il faudra encore beaucoup de temps avant que toutes les relations constantes ne soient constatées, et il reste encore beaucoup à faire avant qu'une manière de voir scientifique ne se réalise. La science, partant de la conformité aux lois de toute chose, a encore un long chemin à parcourir avant d'avoir démontré la relation inévitable entre toutes choses. Car, dans la nature, si tout est conforme aux lois, il n'existe ni « hasard » ni « probabilité ». Ces deux termes démontrent avec toute la clarté souhaitée les limites encore importantes de notre savoir.

²Etablir une différence essentielle entre l'exploré et l'inexploré (à l'instar de la division en phénomène, c'est-à-dire réalité imaginaire, et essence inhérente des choses), revient à se livrer à cette spéculation arbitraire appelée métaphysique.

³La science est faite de constructions de la pensée, d'hypothèses et de théories – basées sur des faits constatés et ordonnés systématiquement. Hypothèses et théories sont les moyens grâce auxquels nous cherchons à saisir et expliquer les faits, les moyens grâce auxquels nous tentons de saisir la réalité.

⁴Les hypothèses sont des suppositions jusqu'à nouvel ordre, des explications temporaires facilitant l'appréhension de phénomènes et d'événements. Elles sont indispensables à la conception. Plus les phénomènes que l'hypothèse explique sont divers, plus sa valeur en tant que base d'explication s'accroît. Elle est remplacée par une nouvelle hypothèse si celle-ci peut fournir une meilleure explication, expliquer davantage de phénomènes. Seule l'ignorance considère l'hypothèse comme une explication définitive ou s'étonne de ses manques ou de ses insuffisances démontrées tôt ou tard.

⁵Les théories sont des résumés d'un nombre réduit d'expériences. Lorsqu'elles sont correctement formulées, elles rendent les expériences déjà acquises plus accessibles et permettent une orientation rapide. Celui qui détient toutes les théories correctes dans un domaine de recherche possède toutes les expériences humaines accumulées dans ce domaine. Les théories facilitent la recherche de la réalité indispensable à la perspicacité. Une pensée indépendante, dans un domaine particulier, doit toujours produire ses propres théories. Du fait qu'une théorie vaut rarement pour tous les cas – apparemment – similaires, elle doit souvent être individualisée et ne pas être considérée comme généralement valable ni s'appliquer sans examen préalable. La théorie doit s'adapter sans cesse à des expériences pratiques qui n'en finissent pas.

⁶Théories et hypothèses nous obligent à la gymnastique mentale indispensable pour améliorer constamment les théories et les hypothèses. Sans elles et sans l'entraînement de la pensée qu'elles rendent possible, la pensée scientifique serait freinée et rendue nettement plus difficile. Certains ont tenté de remplacer les théories et les hypothèses par une logique de facticité qui se limiterait à la constatation des faits, à la compilation de ces faits et à la description des phénomènes. Après élagage des théories et des hypothèses, le savoir bénéficierait d'une certaine homogénéité et de l'apparence d'une connaissance accomplie. Mais l'inexploré demeurerait quand même dans la réalité, même si son existence ne pouvait être évoquée. Une telle logique de facticité, qui rejetterait la méthode des hypothèses, nous priverait d'un moyen de travail psychologiquement précieux. L'hypothèse fournit à l'imagination des données sur lesquelles travailler au-delà des faits déjà connus, à savoir des

faits possibles et des facteurs possibles. L'activité continuelle de l'imagination avec toutes les possibilités pensables qui s'y rapportent fait naître des suppositions, lesquelles conduisent à des hypothèses de départ précieuses. C'est à travers la suite infinie des hypothèses que la science progresse. La signification des constructions de la pensée est sous-estimée si l'on pense que la recherche peut s'en passer impunément. En réalité, nous serions très démunis sans ces constructions. Les faits objectifs ont peu de valeur sans une élaboration mentale. On peut remplir les musées de faits constatés, bourrer les bibliothèques de descriptions et malgré cela n'obtenir qu'un chaos toujours croissant. C'est la pensée qui découvre les lois et les ordonne en un ensemble clair et compréhensible.

⁷« Nous sommes noyés dans un océan d'ignorance ». Au sens strict, tout pose problème. Les explications ne sont jamais suffisantes. Quelques pas et nous nous heurtons au mur de l'ignorance. Nous ne pouvons suivre l'enchaînement de cause à effet qu'un bref instant. Comment sait-on cela, nous demandons-nous, et nous nous retrouvons très vite sans réponse. Il existe toutefois des hommes attachés aux faits, des hommes qui ne voient aucun problème et pour qui tout est clair.

⁸Le grand défaut de l'homme attaché aux faits réside dans son ignorance 1) de tous les faits nécessaires pour établir un jugement définitif et 2) à savoir si les « faits » sont des faits. La première catégorie comprend les faits des sciences naturelles et la deuxième catégorie comprend toutes les sortes de « faits » que l'on peut désigner comme faits historiques.

*

⁹Les relations de l'espace, les relations du temps et les relations constantes sont les déterminations, faites par la raison, des relations de la matière et du processus de la matière.

¹⁰« Conformité aux lois » désigne mieux que « causalité » le caractère immuable du processus de la matière ou du processus de la nature. La conformité aux lois indique l'existence de relations constantes ou de lois naturelles. Elle indique le fait de l'immuabilité : lorsque toutes les conditions sont données, il se produit inévitablement un certain résultat. Toutes les conditions sont des « causes réelles ». Il est arbitraire d'en sélectionner une en particulier pour en faire une « cause vraie ».

¹¹La conformité aux lois implique que la nature se répète toujours dans l'universel. Elle n'implique pas que des processus similaires de phénomènes similaires soient, à tous points de vue, absolument identiques. L'universel, le caractéristique, l'essentiel sont constants. L'identité absolue de la plus petite particule imaginable n'existe pas dans la nature. C'est l'universel qui s'exprime dans une relation constante.

¹²La conformité générale aux lois ne peut être contestée. Pour cela, il faudrait quelque chose de complètement différent des conclusions hâtives d'esprits trop spéculateurs jusqu'à maintenant rencontrés. La conformité aux lois doit être désignée comme absolue. S'il n'existait pas de conformité aux lois, la pierre ne tomberait pas, aucune machine ne pourrait être construite ni fonctionner, aucune formule scientifique ne pourrait être énoncée, aucune prévision ne pourrait être établie, le cosmos ne serait que chaos. On pourrait à l'infini poursuivre le compte des raisons irréfutables attestant le caractère incontournable de la conformité aux lois. Nous ne disposons d'aucune raison rationnelle qui nous permette de supposer une quelconque caractéristique arbitraire de la nature. La métaphysique relative aux sciences naturelles et physiques, qui nie la conformité aux lois parce qu'on ne trouve pas immédiatement de lois, est aussi peu scientifique que ne l'a jamais été la métaphysique philosophique. Ces « philosophes de la nature » semblent ne pas avoir encore appris à comprendre le caractère peu fiable de ce que l'on appelle les conséquences logiques.

¹³La difficulté commence avec les lois particulières : décider si ce sont des lois réelles ou non. Il existe en fait des relations qui pourraient être désignées comme de possibles lois de la nature. C'est le cas par exemple des lois de probabilité, de statistique, qui démontrent la

tendance générale d'un processus mais ne constituent pas encore une véritable loi de la nature, découverte et formulable.

¹⁴Une véritable loi de la nature dispose d'une valeur absolue, c'est-à-dire qu'elle est sans exception et immuable. Celles qui ont été reconnues après un nombre incalculable d'expériences doivent être considérées comme telles jusqu'à ce qu'une exception soit découverte pour chaque loi particulière. Jusqu'à ce jour, on n'a pas trouvé d'exception. La seule chose que l'on ait pu constater, c'est que certaines lois n'ont pas eu la signification générale qu'on leur avait supposée au départ, mais une signification dans un domaine plus limité.

¹⁵Si le soleil explose demain, la prévision astronomique portant sur la prochaine éclipse ne se vérifiera pas. Concernant l'explosion, nous ne savons rien car elle appartient au domaine de l'inexploré. Mais ceci ne change rien quant aux lois de la nature qui rendent possible la prévision de l'éclipse, ne change rien à la valeur absolue des lois de la nature. Cela ne transforme pas ces lois de la nature en lois de probabilité.

¹⁶Les sciences naturelles et physiques s'occupent d'une part de la recherche de lois et d'autre part de la formulation de ces lois. Si l'on ne possède pas de connaissance de toutes les conditions, on ne peut formuler aucune véritable loi de la nature. Par contre « il est théoriquement impossible de prouver, à partir de la nature même de la chose, qu'une série de phénomènes ne soit pas soumise à des lois. »

¹⁷On a de façon impropre divisé les lois de la nature en deux catégories : les lois qualitatives et les lois quantitatives. Les premières devraient principalement se trouver dans le domaine des sciences descriptives et les deuxièmes dans celui des mathématiques. Les lois quantitatives sont plus maniables en raison de leur formulation mathématique. Mais cette facilité comporte des dangers et des risques évidents. On produit des formules presque machinalement et on les manie comme si elles désignaient autre chose que, généralement, des lieux communs ou des fictions.

¹⁸En utilisant les statistiques, on obtient partout des relations constantes apparentes qui peuvent être exprimées par des formules mathématiques. Il en résulte un désordre prodigieux, comme si ces formules exprimaient des réalités essentielles. Mais, pour qu'une loi de la nature puisse être réduite à une formule, il est nécessaire de connaître tous les facteurs. Dans la plupart des cas, on ne sait rien ni des conditions ignorées ni du nombre des inconnues. Les recherches quantitatives à l'aide du calcul des probabilités ne fournissent jamais plus qu'une fréquence. Les phénomènes hétérogènes, qualitativement indéfinis, ne peuvent être expliqués, remplacés ou déterminés de manière exhaustive par des recherches quantitatives. Les statistiques ne peuvent démontrer l'existence d'une loi de la nature. Seule la prédiction infaillible constitue une preuve. Avec des expériences systématiquement variées, on apprend petit à petit à connaître toutes les conditions.

*

¹⁹L'histoire des sciences et de la philosophie a dans l'ensemble été l'histoire des superstitions mais également la lutte inlassable de la critique contre les préjugés de l'ignorance. Le développement des sciences peut être résumé en un nombre de principes relativement réduit. Mais même aujourd'hui, c'est une entreprise ardue que de dénicher les propositions fondamentales. L'essentiel se noie dans la masse des choses non essentielles. Bien entendu, seul le connaisseur sait combien d'incroyables difficultés ont dû être surmontées, parfois par plusieurs générations, pour parvenir à découvrir des propositions « évidentes », et combien de victimes elles ont faites, imposées surtout par ceux qui détenaient le pouvoir et avaient de ce fait le monopole de la vérité. Les lignes suivantes n'exposeront que brièvement les points les plus essentiels relatifs à la conception de la réalité.

²⁰Galilée ouvrit la voie de la recherche et de la pensée des temps modernes. Il introduisit le principe de la relativité, démontra la nécessité de l'observation de la nature, établit que les théories portant sur la réalité ne pouvaient être admises les yeux fermés mais devaient en permanence être confirmées par l'expérience, déduisit les « causes » des « effets » c'est-à-dire qu'il déduisit les principes de la théorie en partant des phénomènes. Galilée démontra que le concept de mouvement est un concept de relation, que la trajectoire du mouvement est différente suivant le système de coordonnées que l'on choisit et que, ce faisant, la continuité, l'accélération et le parallélogramme des forces doivent être déterminés. Il réunit la méthode de l'hypothèse avec les méthodes mathématique et expérimentale.

²¹Après Galilée, Newton fut le fondateur de notre conception de la réalité. Newton soutenait que nous ne pouvions rien savoir de l'« essence des choses » et des « vraies causes » d'un processus. Ce sont les problèmes métaphysiques de prédilection des philosophes et des objets de supposition dans d'éternelles reconstructions. Mais la science ne peut répondre aux questions du quoi et du pourquoi, elle ne peut répondre qu'à la question du comment. Les sciences naturelles et physiques sont une généralisation de l'expérience. Un examen complémentaire est toujours nécessaire. La tâche de la science consiste, en partant de la réalité donnée dans l'expérience, à découvrir et formuler les lois exactes qui rendent la prédiction possible. Newton fit de l'astronomie (la mécanique céleste) une science exacte. A l'aide des lois de Kepler sur les orbites planétaires (calculées d'après les observations minutieuses de Tycho Brahe), il découvrit la loi de la gravitation (l'attraction des corps est directement proportionnelle au produit de leurs masses et inversement proportionnelle au carré de leur distance) et put ainsi démontrer la véracité de l'hypothèse de Cusano et de la théorie de Copernic sur la révolution des planètes autour du soleil.

²²Il n'existe probablement pas de propositions fondamentales qui tôt ou tard ne se soient révélées être des propositions partielles, dépendantes de propositions encore plus générales. Mais ceci ne remet pas en cause leur exactitude et, sans elles, les propositions plus générales ne pourraient être découvertes. Il semblerait qu'avec sa théorie générale de la relativité, Einstein ait poussé les physiciens à rejeter la vieille conception de l'espace et du temps car, dans quelques cas, elle s'est révélée insuffisante. Mais il est encore trop tôt pour tirer les conclusions de cette théorie. D'une part, il semble qu'elle puisse être formulée plus simplement, d'autre part il se peut qu'il y ait d'autres sortes d'espace, et peut-être même plus de quatre dimensions. Ainsi nous pouvons tranquillement conserver l'espace à trois dimensions pour la plupart des phénomènes. Il n'est pas impossible qu'il existe toute une série de réalités diverses et que les différentes conceptions de la réalité soient toutes aussi justes, chacune dans son domaine spécifique.

²³Leibniz qui, grâce à sa correspondance avec Newton et d'autres savants de son époque, intégra leur façon de voir, entrevit que la connaissance de la réalité doit découler de l'expérience, que la conception mécanique de la nature est un moyen de décrire la réalité, que la prédiction est une preuve suffisante pour affirmer que la réalité existe, que la conformité aux lois est le critère de la réalité, mais aussi que la doctrine de Newton portant sur l'espace et le temps absolu n'avait aucun sens.

²⁴Concernant la théorie de l'évolution biologique, les propositions suivantes peuvent être considérées comme fondamentales : Toutes les formes de vie ont une continuité interne et une origine naturelle commune, en dernier ressort grâce à la génération spontanée. Les espèces peuvent changer. De nouvelles espèces se produisent à partir des anciennes par transformation. Parmi les facteurs d'élimination, il y a entre autres l'incapacité de s'adapter à des changements de conditions de vie, l'incapacité de supporter des privations et des changements de climat, un rythme plus rapide de dégénérescence et la stérilité. La forme plus apte à atteindre son but manifeste sa supériorité, entre autres, par sa durée, par son pouvoir

d'adaptation et par sa capacité à transmettre plus facilement ses caractéristiques par voie héréditaire.

*

²⁵L'histoire des sciences peut être divisée en périodes dogmatiques et sceptiques. Lorsqu'on trouve les réponses à des questions qui, durant une certaine période de recherche, étaient considérées comme essentielles, il semble que le travail de recherche principal soit déjà accompli. Le besoin général qu'éprouvent les hommes de disposer de données sûres et solides pour la pensée, provoque un effort soutenu de simplification et de systématisation qui résulte en une conception du monde. A de telles époques, il n'est pas à la mode d'être sceptique et de douter de l'exactitude du système. On nourrit alors une aversion pour des hypothèses nouvelles, qui peuvent ébranler la structure intellectuelle érigée avec tant de peine, une aversion qui peut se manifester de façon si radicale que l'on refuse de prendre connaissance des faits qui ne peuvent s'insérer dans le système.

²⁶Mais il s'avère perpétuellement que de nouveaux problèmes surgissent, que des objections peuvent être émises à l'encontre des anciennes formulations. Le système si bien élaboré s'écroule. Et s'ouvre une nouvelle période de nouvelles découvertes dans divers domaines de la recherche. Tout bouge et tout semble à nouveau incertain. A de telles époques, il n'est pas à la mode d'être dogmatique et d'émettre des jugements assurés sur des hypothèses et des théories.

²⁷Autrefois, ceux qui pensaient de manière émotionnelle et avaient besoin de certitude la trouvaient dans un système philosophique. Mais après que la science ait assumé la fonction ancienne de la philosophie, laquelle consistait à expliquer la réalité donnée, il incombe à la science de construire des systèmes. Le monde est plein de croyants qui ont dû se contenter d'irrationalités, faute de mieux. Même pour la science, il est important d'avoir un système qui facilite l'orientation et fournit une vue d'ensemble. Il est inévitable que ceux dont les connaissances et la saisie sont tout juste suffisantes pour apprendre le système, deviennent adeptes du dogmatisme. Il est préférable d'être dogmatique avec un système rationnel plutôt qu'avec un système irrationnel ou moins rationnel. Il serait peut-être utile de souligner que tous les systèmes sont provisoires, qu'ils sont les résumés des derniers résultats de la recherche et non pas quelque chose de définitif.

1.36 L'HISTOIRE

¹L'histoire, c'est l'ensemble des opinions des historiens concernant le passé, les faits et le cours des événements. En tant que discipline, l'histoire devrait être à même de mettre à notre disposition l'expérience humaine dans son application générale et partir du particulier pour arriver au typique et au général. Elle devrait non seulement pouvoir nous permettre de connaître l'histoire des idées et des systèmes politiques, mais également nous faire bénéficier des leçons qui en seraient tirées.

²L'accidentel, a priori, n'est pas fiable et l'individuel, que les gens trouvent le plus intéressant, appartient en majeure partie au monde des fictions. Les points de vue et les opinions sont individuellement ou collectivement subjectifs et non objectifs. Quand un jour la psychologie maîtrisera la connaissance de l'homme, la recherche sur le caractère et l'analyse historique, alors l'histoire, en sa qualité de génératrice de légendes, pourra sûrement fournir d'importantes données utiles à la recherche.

³Si l'histoire ne parvient pas à donner une forme de valeur générale à sa base de données de façon à ce que nous puissions en tirer un enseignement et ainsi éviter de faire et refaire sans cesse des expériences similaires, elle n'accroît guère notre connaissance et notre compréhension de la vie mais satisfait plutôt cette sorte de soif d'information qu'il vaudrait

mieux appeler curiosité et qui, dans le meilleur des cas, ne laisse qu'une matière épurée susceptible de servir à l'art littéraire.

⁴Seul le savoir nécessaire à la compréhension du présent peut prétendre faire partie de ce que nous appelons la culture générale. Si l'histoire ne peut nous offrir cette compréhension, elle doit être reléguée au rang des sciences techniques. Qu'elle soit indispensable à la recherche est une autre question. Mais, dans ce cas, ce mélange arbitraire que l'on appelle histoire générale, doit être divisé en diverses branches bien délimitées. Alors seulement elle pourra servir au spécialiste qui a besoin de savoir tout ce qu'il est possible de savoir dans son domaine particulier. Il sera également en mesure de mieux juger la valeur du savoir historique qui lui sera utile, de trier de façon critique les données fournies et de n'en retirer que ce qui est essentiel pour lui.

1.37 Les faits historiques

¹Les hypothèses des sciences naturelles reposent sur des faits et sont par là même, toujours à certains égards, réalistes. Leur faiblesse, ce sont les faits manquants. Le manque de fiabilité de la vérité historique dépend de la masse de faits inauthentiques et de l'impossibilité de les éliminer.

²On peut diviser les faits selon les catégories suivantes : réels et prétendus, contrôlés et non contrôlés, contrôlables et non contrôlables, objectifs et subjectifs et faits objectivement ou subjectivement compilés.

³Si nous pouvions diviser les faits en faits connus et inconnus, le nombre des faits inconnus nous démontrerait notre ignorance du passé – même de ce passé que nous croyons le mieux connaître.

⁴Si nous pouvions juger du taux de facticité de ce que nous qualifions de faits historiques, notre connaissance du passé se révélerait plus imaginaire que nous n'aurions osé le rêver.

⁵L'histoire est loin d'être l'histoire des témoins de la vérité. Celui qui a l'expérience de la difficulté d'établir les faits réels d'un cours d'événements, lorsque toutes les parties sont désireuses d'obtenir un résultat objectivement exact, comprend qu'il est presque impossible d'y parvenir quand toutes les parties – ainsi que cela arrive la plupart du temps dans l'histoire – sont désireuses d'ordonner les faits, de corriger les cours des événements et d'altérer les motifs. Le manque de fiabilité est évident pour tous ceux qui, dans leur vie, ont eu l'occasion d'étudier comment l'expérience de témoin est reconstituée inconsciemment dans la forme souhaitée. Si on y ajoute que les initiés le plus souvent se taisent et que les avis des non-initiés sont des suppositions, que les témoignages des récusables, des personnes influencées ou dénuées de sens critique doivent être considérés comme invraisemblables ou peu fiables, la « croyance » dans les « faits » historiques se révélera bien faible.

⁶Tout comme l'attitude critique face à la philosophie est le signe distinctif des philosophes, l'attitude critique face à l'histoire est celui des historiens. La critique historique approfondie considère avec une bonne dose de scepticisme ce que l'on appelle les vérités historiques et médite sur ces paroles de sagesse « rien ne se laisse plus facilement combiner que les faits » pour parvenir à démontrer ce que l'on veut démontrer. Parmi toutes les sortes de prétendus faits, les faits historiques sont les plus douteux. En principe, seuls les faits contrôlables par la postérité devraient être acceptés comme des faits.

1.38 Les facteurs historiques

¹A l'instar de tous les déroulements, le déroulement historique est le résultat d'une quantité de facteurs. En dépit de toutes les tentatives de clarification, on pourrait dire sans exagération que la plupart de ces facteurs nous sont inconnus et le demeureront. L'histoire ne peut qu'exceptionnellement constater quels facteurs étaient impliqués et quelles furent les causes décisives. Les facteurs que nous croyons connaître ne sont souvent qu'apparents. Ils donnent

aussi davantage l'impression de coups du hasard que de conformité à des lois. La majorité des relations causales en effet demeure la plupart du temps inaccessible malgré l'application des méthodes les plus affinées. Ce n'est qu'occasionnellement et exceptionnellement que la causalité historique se laisse établir.

²Estimer la signification relative des facteurs démontrables dans leur interaction, leur opposition, leurs réactions et leurs effets secondaires, évaluer l'influence relative que tous les différents facteurs sociaux, politiques, nationalistes, économiques, religieux, psychologiques, déterminés par la personnalité, etc., ont eu sur la formation de l'état, de la société ou sur le cours des événements historiques, pour chaque cas particulier ou en général, estimer correctement toutes ces combinaisons dans leur multiplicité infinie, dépasse trop souvent non seulement le savoir mais aussi la capacité de jugement. Faire valoir certains facteurs au détriment de tous les autres facteurs, connus ou inconnus, est en fait une démarche plus ou moins arbitraire.

³Une erreur communément commise consiste à confondre relations causales et relations temporelles. On voit souvent un lien causal entre deux enchaînements qui ont un développement similaire et se déroulent parallèlement. Mais quantité d'enchaînements se déroulent parallèlement sans qu'aucun lien ne les unisse. Le fait qu'il y ait simultanéité n'implique en rien un effet causal. Pour utiliser une image médicale, rien ne prouve qu'un malade guérit parce qu'il a pris un médicament, rien ne prouve que c'est la médecine qui est à l'origine du rétablissement. Ce n'est qu'après avoir, au choix, écarté ou admis un facteur et prédit infailliblement le résultat de chaque expérience particulière que l'on peut constater l'existence d'une relation causale.

⁴Le manque de fiabilité du savoir historique est mis en évidence d'une part par les conceptions sans cesse révisées qu'occasionne chaque nouveau labourage en profondeur des domaines de la recherche historique, d'autre part par de nouvelles découvertes historiques, souvent révolutionnaires, que nous faisons dès que de nouvelles idées apparaissent et que ces facteurs, jusqu'alors inconnus, comme autant de fils de couleurs différentes, sont retrouvés et peuvent être suivis sur la toile bigarrée de l'histoire.

1.39 Réflexions sur l'histoire

¹La réflexion sur l'histoire compte entre autres les constructions historiques, les dérives historiques et les justifications historiques. Elles apparaissent le plus souvent dans des temps de désorientation ou d'efforts conservateurs.

²Les réflexions célèbres de Hegel, Marx et Spengler, entre autres, sont des constructions historiques typiques. En tant qu'exemples de constructions historiques, elles sont assez extraordinairement arbitraires pour être effrayantes. Il faut avouer qu'en tant que discipline, l'histoire invite presque à de telles constructions, et en tout cas constitue pour elles un champ favorable. Si l'on fait un petit effort, l'histoire donne la possibilité d'être reconstruite selon le bon vouloir de chacun et laisse le champ libre à d'innombrables manières de voir. La sagesse rétrospective de l'histoire n'est pas tant constituée de connaissances acquises, relatives au déroulement des événements et des relations causales, que de constructions arbitraires ultérieures. Nous ne disposons pas des critères nécessaires pour assurer l'exactitude d'une quelconque réflexion sur l'histoire. Le jugement objectif n'est possible qu'exceptionnellement. La finalité historique que beaucoup croient pouvoir découvrir, demeure souvent une hypothèse personnelle indémontrable. Considérée dans son ensemble, l'histoire ne montre que le résultat de cette ignorance que toutes les époques ont qualifié de connaissance.

³Entre autres, les tentatives de fonder des droits sociaux, nationaux ou économiques sur leur existence durant les époques passées sont des justifications historiques typiques. Que la justification historique des droits et des privilèges de l'homme implique un retour aux

conceptions barbares, inhumaines, depuis longtemps dépassées, ne dérange que peu le fanatique de la justification historique. Il considère arbitrairement l'héritage historique comme une chose inévitable, une sorte de péché originel indéterminable, et estime qu'il s'agit là des seules bases et normes concevables, réelles, possibles, d'une conception du juste. Il semble qu'il lui soit impossible de saisir que le droit humain se situe bien au-dessus du droit romain ou du droit germanique ou de toutes les conceptions légales plus ou moins inhumaines. Il lui est impossible de comprendre que le droit humain attend toujours d'être réalisé. Nous avons une civilisation mais pas de culture. Car le signe infaillible de la culture, c'est que l'homme est considéré et traité comme un Homme, c'est à dire : au dessus de tout.

⁴En faisant des justifications ou des conditions historiques une sorte de norme, on a privé le hasard historique de son caractère fortuit, on lui a donné une signification qui n'est pas la sienne, une signification de réalité qui dépasse de loin ce qui est rationnellement justifié, on a fait du hasard historique une chose générale, inévitable et nécessaire. On rend absolu le cours d'événements historiques si on lui donne l'apparence d'un processus nécessaire, si on lui confère un caractère inévitable, une sorte de « signification plus profonde » issue d'une prétendue sagacité philosophique. Une telle réflexion sur l'histoire nous rend dépendants d'opinions obsolètes qui contraignent la pensée à adopter des raisonnements élaborés jadis et des opinions peut-être, alors, justifiées mais dépassées depuis longtemps. Ce qui parfois, dans certains cas particuliers, a contribué à un résultat donné ou à une conception particulière, se trouve surestimé et amplifié si le caractère fortuit du fait historique sert de base à une réflexion sur la réalité conservée de façon permanente.

⁵La réflexion sur l'histoire, qui devient inévitablement dogmatique, croit voir en la tradition ce qui est viable comme si c'était un produit issu d'une expérience et d'une connaissance de la vie émanant d'un processus rationnel. Mais le cours d'événements historiques sous sa forme individuelle n'est pas un processus rationnel. Il est plutôt un concours de hasards, le produit de facteurs un jour viables puis devenus inutilisables, avec un gros ajout d'intérêts particuliers injustifiés, d'ignorance et d'arbitraire. Pour les historiens qui adhèrent à cette optique, tout ce qui est historique est bien fondé, aussi irrationnel que ce soit.

⁶Ce qui est historiquement conditionné est essentiellement irrationnel et ne peut de ce fait être établi comme base rationnelle ou utilisé comme méthode de réflexion. Une telle méthode montre l'état désespéré de l'ignorance ainsi que sa désorientation mentale et elle constitue la déclaration de faillite de notre propre raison.

1.40 La culture historique

¹« Rien n'est nouveau, » dit avec justesse le philosophe. « Tout est nouveau, » dit le savant. De même que la nature se répète toujours dans l'universel mais jamais dans le particulier, les diverses cultures constituent des répétitions similaires dotées de formes individuelles.

²L'individuel dans les cultures anciennes constitue leur caractère propre et ne peut devenir une nouvelle culture par imitation ou copiage.

³Vivre dans le passé, devenir un musée rempli de reliques inutiles héritées de toutes les époques révolues comporte des risques. Toutes les choses n'ont pas de valeur dans la vie du seul fait qu'elles ont existé autrefois. Toutes les conceptions obsolètes ne sont pas importantes parce qu'autrefois elles ont eu quelque actualité. N'importe quel événement peut faire l'objet d'une « étude scientifique » uniquement parce que, grâce au temps qui passe, il a atteint le statut d'« historique ». Aucune culture ancienne n'a considéré l'homme comme un Homme. Qualifier, au sens propre du terme, les études qui s'y rapportent, de sciences humaines, est en réalité trompeur. Nous surestimons ce qui a existé sans considérer la question de savoir si sa mort est une preuve de sa viabilité. Tout ce que nous héritons de nos pères n'est pas exemplaire. On ne bâtit pas une nouvelle culture en conservant ce qui est délabré.

⁴La tradition et le classicisme peuvent aussi avoir un effet restrictif. Ils peuvent amener à penser que tout ce qui est nouveau est a priori suspect si ce n'est pas conditionné historiquement et que seul ce qui est mort et incorporé à l'histoire est prouvé et a une valeur dans la vie.

⁵Nous reconstruisons le passé et remplissons les grands vides à l'aide de fictions souvent gigantesques qui n'ont jamais eu de réalité, mais qui faussent notre sens des proportions, assombrissent notre vision du présent et exigent de nous, quand il s'agit de nous en séparer, un travail difficile qui n'eût pas été nécessaire. La conception erronée d'une époque quelconque est en grande partie un héritage historique. L'histoire a souvent été aussi une porte de service par laquelle des fictions heureusement anéanties se glissent pour revenir nous hanter. Si une lutte sans cesse renouvelée parvient à être menée contre les erreurs et les superstitions du passé, il deviendra peut-être finalement nécessaire de délivrer au moins la « culture générale » de ce luxe inapproprié. Si nous en détenions la connaissance véritable, l'histoire, en conservant cette connaissance, profiterait aux générations futures. Mais tant que nous nous servons principalement d'hypothèses et de fictions, l'histoire nous rendra plutôt un mauvais service en conservant ces fictions. Si l'histoire des idées portait son vrai nom – à savoir « l'histoire des superstitions » – l'intérêt qu'on lui porte s'en trouverait fortement diminué. Notre culture actuelle est essentiellement une histoire de la culture et une culture de l'histoire. Notre culture est en trop grande partie faite de reproductions. Les primitifs n'ont pas d'opinion propre et le cheminement de leur pensée consiste à tenter de concevoir ce que les autres veulent dire pour ensuite pouvoir le répéter. En tant que « nation dotée d'une culture », nous devrions avoir dépassé ce stade et avoir peu besoin de savoir ce que les anciens disaient croire. Savoir ce que les gens de tous les temps ont cru savoir laisse peu de place à la vraie connaissance. Une répétition de perroquet n'est pas une pensée indépendante.

⁶Si nous souhaitons créer notre propre culture – et nous bénéficions des conditions voulues – il est nécessaire de limiter l'histoire. On peut s'y noyer. Ce qui ne contribue pas à une meilleure compréhension de la vie et à une meilleure viabilité appartient aux diverses archives de la recherche spécialisée. Ce que nous n'avons pu assimiler du lointain passé pour notre propre culture et pour le besoin de Mr Toutlemonde fait partie de la délectation des subjectivistes pour les choses secondaires et dans l'ensemble a trop peu d'importance. La culture est culture individuelle, indépendance et création individuelle et non imitation ou discours de perroquet. La culture historique – le culte des cultures disparues – ne crée aucune nouvelle culture.

Le texte qui précède constitue l'essai *Vision exotérique du monde et de la vie* de Henry T. Laurency. L'essai fait partie du livre *La Pierre des Sages*.

Copyright © Förlagsstiftelsen Henry T. Laurency 2005 (Fondation Editrice Henry T. Laurency 2005).